

jocelyn boisvert

# des nouvelles tombées du ciel





# Des nouvelles tombées du ciel

ou

*Comment écrire ses mémoires  
sans rien inventer*

Prenez des nouvelles de nos romans,  
visitez notre site :  
[www. soulieresediteur.com](http://www.soulieresediteur.com)



## **Du même auteur chez le même éditeur**

*Un livre sans histoire*, roman, coll. Graffiti, 2004.  
Sélection White Ravens, 2005

*Ne lisez pas ce livre*, roman, coll. Graffiti, 2006.  
4<sup>e</sup> position au Palmarès de Communication  
Jeunesse, 2008

*Mort et déterrée*, roman, coll. Graffiti, 2008

## **Chez d'autres éditeurs**

*Les 101 peurs du petit Robert*, roman, coll. Échos,  
éditions Héritage, 1998

*La mauvaise fortune du brigadier*, roman, coll.  
Girouette, éditions Vents d'Ouest, 2003

*Un méchant tour du destin !*, roman, coll. Girouette,  
éditions Vents d'Ouest, 2005

*Le Garçon hanté*, roman, coll. Dès 9 ans, éditions de  
la Paix, 2007

*Les neuf noms de la Reine-Ronron*, roman, coll.  
Girouette, Vents d'Ouest, 2008

*Un Bonhomme à la mer*, album illustré, Les éditions  
la Morue verte, 2008

Jocelyn Boisvert

**Des nouvelles  
tombées du ciel**

ou

*Comment écrire ses mémoires  
sans rien inventer*



case postale 36563 — 598, rue Victoria  
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2009  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale du Québec

### **Données de catalogage avant publication (Canada)**

Boisvert, Jocelyn

Des nouvelles tombées du ciel

(Collection Graffiti ; 51)  
Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-093-0

I. Titre. II. Collection.

PS8553.O467D47 2009      jC843'.54      C2008-942200-7  
PS9553.O467D47 2009

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :  
Polygone studio (Carl Pelletier)

Conception graphique de la couverture :  
Annie Pencrec'h

Copyright ©Soulières éditeur et Jocelyn Boisvert

ISBN 978-2-89607-093-0 (version papier)

ISBN 978-2-89607-181-4 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-185-2 (version PDF)

Tous droits réservés

*À l'alphabet et à ses vingt-six lettres,  
sans lesquels ce livre n'aurait jamais vu le jour.*



# INTRODUCTION

*« La vie s’amuse ; la mort fait le ménage. »*

Jacques Prévert

*« C’est ce qu’on apprend de la vie en fin de compte :  
combien elle est étrange. »*

Paul Auster, *La Chambre dérobée*

C’est la deuxième fois que je meurs.  
Je ne me plains pas. J’avais cent trois ans. À cet âge, j’avais fait plusieurs fois le tour de ma vie. Et le paradis, c’est quand même agréable. Ça vaut le détour, quoi !

Ici, ce n’est pas le temps qui manque. J’en ai à volonté, à ne plus savoir qu’en faire, à vrai dire. L’au-delà est une destination très *cool*, où il est inutile de se presser. D’un autre côté, j’ai peur de m’oublier à la longue, peur que mes souvenirs ne se perdent dans les abîmes du temps.

Voilà pourquoi j’ai entrepris d’écrire ma première autobiographie. Je dis première parce

qu'il est impensable qu'une vie aussi riche en cocasseries que la mienne puisse tenir en un seul volume.

Sans vouloir me vanter, du vécu, j'en ai eu en quantité industrielle. Tellement, qu'il serait dommage de ne pas en faire profiter le reste de l'humanité. Les nombreux tiroirs de ma mémoire sont remplis à craquer d'anecdotes croustillantes et savoureuses.

Avant de te laisser en déguster une ou deux, je tiens à souligner que tout ce qui est consigné dans ce livre est véridique. À mon âge, j'ai trop de souvenirs pour me mettre à en imaginer de nouveaux. Ma tête contient le roman de toute une vie et il ne reste guère d'espace vacant pour y entreposer des histoires inventées.

Je dois toutefois te mettre en garde : si tu t'attends à découvrir mon parcours du berceau au tombeau, tu risques d'être déçu. C'est dans le désordre que je me remémore mon passé. Je suis un confident, et non pas l'historien de ma propre existence.

Par conséquent, ma vie tumultueuse se lit par épisodes, en vrac, comme des nouvelles.

Une poignée de nouvelles autobiographiques que je lance à bout de bras du haut du firmament.



# La première fois que je suis mort

ou

*Comment survivre à son propre décès*

*Ce n'est pas que j'aie vraiment peur de mourir,  
mais je préfère ne pas être là quand ça arrivera.*

WOODY ALLEN



Une histoire qui commence dans la salle d'attente d'un hôpital n'augure rien de bon. Et c'est précisément là où a lieu le point de départ des événements terribles que je vais te relater.

Comme tu le sais, aller chez le médecin n'a rien d'une partie de plaisir. Si j'y suis allé, c'était surtout pour rassurer ma femme que mon état de santé inquiétait. Elle me trouvait pâlot et avait noté une baisse d'énergie depuis quelques jours. J'étais victime d'un virus inoffensif qui ne voulait pas en démordre, c'est tout. Pas de quoi alerter le personnel médical. Mais à force de me voir me moucher sans cesse, mon épouse Patricia a trouvé dans la pile de mouchoirs qui s'amoncelaient la peur que mon infection ne soit davantage qu'un simple rhume.

Aussitôt que j'ai mis le pied dans la salle d'attente du centre hospitalier, j'ai été rebuté par l'atmosphère morbide que dégageaient les lieux. Les gens malades, qui attendaient leur tour en silence, avaient tous l'air si mal en point que je me suis demandé ce que je faisais parmi

eux. La télé minable qui trônait en maître absolu dans le fond de la salle, où était diffusée une info-pub avec des *has-been* payés pour sourire en permanence, ne faisait rien pour égayer l'ambiance. Pourquoi infliger des émissions de télé aussi déprimantes à des individus déjà souffrants ? Ma simple présence dans cette antichambre de la douleur faisait que je me sentais encore plus malade que je ne l'étais en entrant.

J'ai végété sur ma triste chaise durant quatre longues heures. J'ai eu le temps de feuilleter toute la collection de vieux magazines de mode infestés de microbes, lecture malsaine qui s'est transformée en migraine épouvantable.

Ce qui était plutôt réconfortant dans un sens, car s'il y a un endroit où l'on souhaite de tout cœur être malade, c'est bien à l'hôpital. Quoi de plus gênant que de se pointer chez le médecin pour une douleur qui a disparu par miracle au moment de se faire ausculter. On passe alors pour un pauvre type qui n'a rien trouvé de mieux pour se désennuyer que de fréquenter les hôpitaux.

Georges Toubibault était le nom du médecin qui m'a traité ce jour-là. Jour que je n'oublierai jamais.

— Comment allez-vous ? a-t-il dit en désignant la chaise, devant son bureau.

— Très bien, merci, ai-je répondu en m'as-soyant. Et vous ?

— Ah, ça pourrait aller mieux. J'ai des brû-lures d'estomac ces jours-ci.

— Avez-vous essayé des capsules antiaci-des ?

— J'ai tout essayé. Médicaments, médita-tion, exorcisme... Je suis même passé de huit à quatre cafés par jour et rien n'y fait.

— C'est terrible.

— Vous n'avez pas idée à quel point ! Quand on souffre, on n'a pas tellement envie d'écouter les autres se plaindre. Assez parlé de moi à présent ! a-t-il déclaré après s'être palpé l'abdomen. Dites-moi donc quel problème de santé vous amène dans mon cabinet.

— Bah, presque rien. Un rhume bénin qui s'incrute. Un léger mal de bloc.

— Depuis quand avez-vous mal à la tête ?

— Depuis mon arrivée à l'hôpital. Les sal-les d'attente me font souvent cet effet.

— Je vois, marmonne-t-il en prenant des notes dans un dossier. Et votre rhume, en trois mots, comment le décririez-vous ?

— Euh... Malcommode. Tenace. Tannant.

— Je vous fais remarquer que malcom-mode et tannant sont des synonymes.

— Je... je m'excuse, ai-je balbutié, décon-certé.

— À l'avenir, utilisez des termes médicaux, cela me facilitera la tâche. Voyons voir...

Tout en scribouillant, il m'a prié de me déshabiller. En me levant, j'ai jeté un œil furtif sur mon dossier pour y découvrir, non sans stupéfaction, le portrait de Bugs Bunny. L'œuvre achevée, mon médecin a jugé bon de l'afficher sur son mur, au milieu d'une vingtaine de croquis de personnages connus de dessins animés.

— Je croyais que c'étaient des gribouillis d'enfants.

— Tous les patients croient ça, a-t-il confié en murmurant « un, deux... un, deux » dans son stéthoscope, comme s'il s'agissait d'un micro.

Ensuite, il m'a ausculté de la tête aux pieds, en soupirant des « hum » inquiets. L'inquiétude étant contagieuse, j'ai voulu savoir ce qui le tracassait.

— Rien. Je médite en travaillant. La médecine est un métier exigeant et stressant. Il est essentiel de savoir décompresser et à l'heure où je reviens à la maison, je n'ai plus le temps de faire mes exercices de méditation.

Il m'a fait passer toute une batterie de tests, allant des rayons X à l'électrocardiogramme. Mon corps en a eu pour plusieurs heures à être en observation. Ensuite, il m'a prié de m'asseoir dans la même chaise qu'à mon arrivée, prêt à rendre son verdict.

— Je vous l'ai déjà dit, la médecine est un métier exigeant et stressant. Laissez-moi ajouter à cette liste le mot « ingrat ».

Je m'attendais à ce qu'il me parle de mon état, pas à une discussion philosophique sur les aléas de sa profession.

— Venez-en au fait, s'il vous plaît, monsieur Toubibault.

— Vous souffrez d'une maladie extrêmement rare et – croyez bien que je déteste prononcer ce mot – incurable. Une maladie que la formidable science de la médecine n'a pas encore réussi à vaincre et qui, je le regrette, ne laisse pas beaucoup de répit à ses victimes.

— Parlez en termes clairs, je vous en prie.

— Faites une croix sur vos projets d'avenir. Si vous avez des enfants, c'est de là-haut que vous les verrez grandir, a-t-il ajouté en montrant le plafond du doigt.

— C'est-à-dire... ?

— Votre temps est compté. Votre espérance de vie arrive à terme.

— Je vous en conjure, monsieur Toubibault, soyez précis. Si mon temps est compté, tel que vous semblez l'insinuer, je vous prierais de ne pas abuser de ma patience. Combien de temps, docteur ?

— Pas beaucoup.

— C'est combien, pas beaucoup ? Un an ? Six mois ? Deux semaines ?

Avec son pouce, il m'a fait signe d'évaluer mon estimation à la baisse.

— Une journée ? Deux heures ? Quinze minutes ?... Je ne vais quand même pas mourir dans la minute qui suit ! ai-je ricané.

— Il ne vous reste même pas une minute.

— Combien de secondes alors ? Allez, répondez-moi vite ! Je n'ai pas de temps à perdre !

— Le dernier grain du grand sablier de votre vie est tombé, j'en ai bien peur. J'ai le regret de vous annoncer que vous êtes mort depuis quelques jours déjà.

— Docteur Toubibault, dites-moi qu'il s'agit d'une plaisanterie.

— Je ne plaisante jamais dans l'exercice de mes fonctions, mon cher. La médecine est un métier sérieux qu'on ne peut guère se permettre de prendre à la légère.

— Tout de même, docteur, est-ce que je peux garder un tout petit espoir de rémission ?

— Hélas, la mort n'est pas une maladie, elle ne se soigne pas.

— Il n'y a donc rien que je puisse faire pour me sortir de ce mauvais pas ?

— À part accepter votre destin et faire vos bagages en préparation d'un grand voyage dans l'au-delà, non, vous ne pouvez rien faire.

— Pour être franc avec vous, je ne m'attendais pas à ça, ai-je confié avec un soupir. Pour une nouvelle, c'est toute une nouvelle !

— En effet. Pas de celles qui font la une des journaux, mais plutôt de celles qui nourrissent la rubrique nécrologique.

En plus d'être décédé, j'étais sidéré. La mort m'avait frappé et, en grand benêt que je suis parfois, je ne m'en étais même pas rendu compte. Il y a tout de même des limites à être distrait !

À vrai dire, je n'étais pas triste. Plutôt surpris. Confus surtout. C'est dur de se faire à l'idée qu'on est mort. En fait, du moment que je pouvais poursuivre ma vie comme avant, cela ne me dérangeait pas outre mesure d'être trépassé.

— Je suis un peu déboussolé, je vous avoue.

— On le serait à moins.

— J'ai un souper chez les Fréchette ce soir. Je me régalais d'avance à la perspective de ce festin.

— Les plaisirs terrestres vous sont interdits à partir de maintenant. Vous allez devoir vous mettre ça dans le crâne.

Pour me consoler, il m'a offert son dessin de Bugs Bunny en disant que je pouvais l'emporter avec moi au paradis.

— Est-ce que ça signifie que je ne suis pas tenu de me rendre au boulot demain ? ai-je demandé pour être sûr.

— Voilà le bon côté de la médaille, a-t-il répondu avec un sourire encourageant. Les morts ne travaillent pas. Ils reposent en paix.

— Puis-je retourner à la maison une dernière fois pour dire adieu à ma femme ?

— Hum, cela me paraît une fort mauvaise idée, à moins que vous ne vouliez lui refiler la peur de sa vie. Je ne suis pas sûr qu'elle ait envie de parler avec un macchabée.

— Je dois quand même l'aviser de mon décès ! me suis-je exclamé, les nerfs à fleur de peau.

— Je m'en occupe. Calmez-vous.

Le flegmatique Georges Toubibault a empoigné le téléphone et demandé à parler à Patricia, mon épouse. D'une voix compatissante, il lui a annoncé d'emblée que son mari était décédé depuis exactement quatre jours. D'ailleurs, ne l'avait-elle pas trouvé différent ces derniers temps ? Ne montrait-il pas des signes de grande fatigue ? Éprouvait-il plus de difficulté que d'ordinaire à respirer ?

Je savais que ma femme pleurerait à l'autre bout du fil. J'ai imploré mon médecin à genoux de me laisser lui dire un mot. Après un long moment d'hésitation et après m'avoir informé que cela allait à l'encontre du code déontologique, il a consenti à me prêter le combiné.

— Vos caprices risquent de me coûter le droit d'exercer mon métier, a-t-il bougonné. Faites vite.

Faire des adieux à un être cher n'est pas chose facile. Surtout dans mon cas, car je n'étais pas du tout préparé au diagnostic funeste du médecin.

Ce fut un moment très émouvant. J'étais bouleversé, et même un peu nerveux. J'avais le devoir d'articuler quelque chose de pas trop idiot. Après tout, c'était le dernier souvenir de moi que je laissais à la femme de ma vie.

Gêné par la présence du docteur, j'ai dit à ma dulcinée de saluer les Fréchette de ma part et de leur transmettre ma déception de ne pouvoir honorer leur invitation. Je tâcherais d'être présent la prochaine fois.

Patricia bouillonnait de colère. Je ne pouvais pas lui faire ça. Et les enfants, est-ce que j'y avais pensé ? Elle n'arriverait jamais à les élever toute seule.

Je lui ai présenté des excuses, en lui rappelant toutefois que ce n'était quand même pas de ma faute. Ce n'est pas comme si je m'étais volontairement jeté devant un bus.

— Tu parles d'une mauvaise nouvelle ! a-t-elle sangloté.

— Mets-en ! Pire que ça, tu meurs. Enfin...

— Je suis prise au dépourvu...

— Et moi donc ! Avoir su que je m'en allais mourir ce matin, je me serais habillé différemment.

— Est-ce qu'on va se revoir quand même ?

Le docteur Toubibault, qui écoutait notre conversation en prenant des notes (ou en gri-bouillant le visage de Donald Duck), a fait non de la tête avant de me faire signe de raccrocher. J'avais dépassé le temps alloué. Comme je ne mettais pas fin à l'appel tel qu'il m'ordonnait de le faire, il a coupé la ligne en appuyant sur l'interrupteur. Les derniers mots que j'ai prononcés à ma femme furent : « Tandis que j'y pense... ».

Ensuite, le doc s'est levé et m'a souhaité une bonne fin de journée. C'était une façon polie de me chasser de son cabinet, de me faire comprendre qu'il avait d'autres patients à fouetter. Je l'ai remercié en tendant vers lui une main amicale. Main qu'il a fixée d'une mine effarée, craignant sans doute que la maladie rare qui avait eu raison de moi ne soit contagieuse. En affectant quelques toussotements minables, il a prétexté un début de grippe qu'il ne voulait surtout pas me transmettre. Il était déjà assez tragique que je sois mort, s'il fallait en plus que je sois grippé, alors là, il y aurait de quoi se taper une grave dépression !

— Merci, docteur. Sans vous, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Repassez quand vous voulez. Sachez que j'ai été ravi de faire votre connaissance. Je vous prie de croire en mes condoléances les plus distinguées et vous souhaite la meilleure des chances dans votre nouvelle vie.

— Pardonnez mon ignorance, c'est la première fois que je meurs, je n'ai pas d'expérience dans le domaine. Où va-t-on lorsqu'on décède ? Est-ce que quelqu'un va venir me chercher à la sortie de l'hôpital ?

— Comprenez, monsieur, que vous n'êtes pas le seul à plaindre ici. La salle d'attente est bondée de gens qui ont hâte de connaître le nom des bobos qui les font souffrir. Je ne peux rien faire de plus pour vous. Et puis, je ne suis ni prêtre ni entrepreneur de pompes funèbres. Il n'est pas de mon ressort de vous accompagner dans la mort. Et je n'ai pas la moindre envie de vous chanter une berceuse pour votre dernier sommeil.

Je me sentais abandonné. J'étais à un tremblement de menton de fondre en larmes.

— Je vous en prie, cessez de faire pitié. Écoutez, si j'étais dans vos bottines, j'irais rejoindre mes semblables au cimetière. Là-bas, vous trouverez sans doute un fossoyeur assez charitable pour vous enterrer.

À dire vrai, cette perspective ne me réjouissait guère.

— Maintenant, sortez de mon bureau, sinon j'appelle la morgue !

Une fois dehors, plus confus que jamais, j'ai inspiré à pleins poumons afin de reprendre mes esprits.

Quelle journée merdique ! ai-je maugréé. Je voulais bien faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais c'était au-dessus de mes forces. J'ai senti la déprime s'abattre sur moi comme un vautour sur une charogne alléchante. Quelles perspectives d'avenir ont devant eux tous les défunts de ce monde ?

Tout allait de travers aujourd'hui. Je ne savais même pas où se trouvait le cimetière ! J'ai hélé un taxi pour mon dernier voyage motorisé. Le chauffeur, un bonhomme jovial qui aurait fait un excellent père Noël, m'a dévisagé avec un regard de compassion.

— Dites donc, vous, ça n'a pas l'air d'aller fort fort. On dirait que vous allez à un enterrement.

— J'aimerais pouvoir dire le contraire, si vous saviez ! Conduisez-moi au cimetière, s'il vous plaît.

— Lequel ?

— Bah, n'importe lequel fera l'affaire.

— Il y en a plusieurs, vous savez. Si je vous emmène au mauvais cimetière, vous allez rater

l'enterrement de l'être cher à qui vous voulez rendre un dernier hommage.

— Non, c'est pour moi. Imaginez-vous qu'on vient de m'apprendre que je suis mort depuis quatre jours.

— Aïe, aïe, aïe ! C'est pas votre jour de chance !

— À qui le dites-vous ! Je n'avais pas prévu de mourir tout de suite. Ça chamboule mes plans.

— On n'est sûr de rien de nos jours. Il faut être capable de changer son fusil d'épaule à tout moment. Essayez de focaliser sur le positif. Y a du positif dans tout, vous savez.

La voiture n'avait toujours pas démarré. Assis sur la banquette arrière, prêt à partir, j'ai remarqué la mine songeuse du chauffeur à travers le rétroviseur.

— Je n'ai pas trop l'habitude de transporter des morts, vous savez, a-t-il expliqué en reniflant dans ma direction. C'est un taxi, mon véhicule. Pas un corbillard.

Cet honnête citoyen ne voulait pas d'un pauvre cadavre ambulant comme client. Je pouvais le comprendre.

— Je paierai un supplément, s'il le faut. Soyez chic, c'est mon dernier voyage. Une fois au cimetière, je ne dérangerai plus personne.

Il a fini par accepter, en me faisant promettre de garder les mains dans mes poches et

de ne pas laisser ma tête reposer sur le dossier en cuir.

Aussitôt le compteur parti, il a eu une meilleure idée.

— Je suppose que vous n'êtes pas pressé d'arriver à destination. Je propose de faire un détour et d'aller boire un dernier verre. Je ne sais pas ce que ça fait que de mourir, mais j'imagine que vous devez vous sentir desséché. Ce n'est pas six pieds sous terre que vous pourrez vous rincer le gosier.

Il avait raison.



Accoudé au comptoir du bar *Duceppe les Biceps*, j'ai raconté mes déboires à ce charitable chauffeur de taxi qui a bien voulu me consacrer un peu de son temps (en laissant son compteur tourner, bien entendu). Après tout, même si ma vie était finie, il fallait bien qu'il gagne la sienne. Il y a tout de même certains bénéfices à être mort et quelques inconvénients à demeurer en vie.

Dehors, le soleil plombait. Il fallait broyer des idées noir foncé pour s'enfermer dans les ténèbres de cette taverne en ce bel après-midi. Comme nous étions les seuls clients, le barman n'a pu s'empêcher de tendre une oreille indiscrete à notre conversation.

À mon étonnement, il était enchanté d'accueillir un mort – un vrai de vrai ! – dans son établissement qui en avait vu passer d'autres : des manchots, des culs-de-jatte, des paraplé-giques, des nains difformes, des acrobates... mais des cadavres, aucun.

Ce type m'a été d'un grand secours, ce serait ingrat de ne pas le reconnaître. Il m'a appris à ne pas me laisser abattre.

— Dans la vie, il ne faut jamais – au grand jamais ! – se décourager.

À ma place, m'a-t-il confié, au lieu de se faire du mouron, il se débrouillerait pour trouver un moyen de ressusciter.

— Hé, si Jésus l'a fait, c'est donc à la portée de n'importe quelle créature de Dieu.

— Jésus n'était pas n'importe qui, ai-je objecté. Ce gars-là s'est tout de même taillé une place dans la Sainte Trinité. Et de son vivant, il détenait des pouvoirs impressionnants, inaccessibles au commun des mortels. L'eau sur laquelle il marchait, il était capable de la transformer en vin !

— Bah, des trucs élémentaires de prestidigitation. David Copperfield a fait mieux depuis et on ne l'appelle pas seigneur pour autant. En te faisant l'avocat du diable, ce n'est pas ta cause que tu plaides, mon gars.

Après un moment de réflexion, j'en suis venu à la conclusion que je disposais de deux

choix. Soit je prenais mon trou et m'y reposais pour l'éternité, soit je m'arrangeais pour renaître de mes cendres (façon de parler). D'un naturel optimiste, j'ai opté pour la seconde. Mais un obstacle entravait mes plans de retour à la vie : ne ressuscite pas qui veut. À vrai dire, j'ignorais tout des rudiments de la résurrection.

Par chance, Fred Duceppe, surnommé les Biceps, avait une solution à me proposer. Un de ses clients du samedi soir pratiquait la magie blanche, un certain Roger Binette. Un brave type, sorcier à temps perdu, qui gagnait sa croûte de peine et de misère.

— Aujourd'hui, la sorcellerie n'est plus un métier reconnu, a noté Biceps. Roger en souffre. Les banquiers le prennent pour un charlatan et refusent de lui faire crédit. Il a besoin de fric. Si tu es prêt à l'aider financièrement, il consentira peut-être à te redonner la vie. Si tu veux mon avis, à part un peu d'argent – que tu ne pourras pas dépenser de toute façon puisque que tu es mort –, tu n'as pas grand-chose à perdre.

Triste destin que celui de Roger Binette. Pour te donner une idée de ses pouvoirs, lui aussi était capable de changer l'eau en vin. À une époque, c'était lui qui remplissait les bouteilles du bar *Duceppe les Biceps*. Seul problème, c'était de la piquette, son vin maison, et personne n'en voulait. Alors c'était lui – valeureux

chevalier – qui se chargeait de le boire. Par la force des choses, il est devenu alcoolique.

Ce mystérieux Binette ne possédait pas le téléphone. Le seul moyen de le joindre était de se rendre dans son logis crasseux. Le barman a donc dû fermer temporairement son établissement pour aller frapper à la porte du sorcier miséreux. Ce dernier n'était pas là. Au bout d'une heure de recherche dans les rues du quartier, Fred a fini par le dénicher au fond d'une ruelle. Je te jure que ce type avait l'air plus mort que moi. Une épave qui avait fait naufrage dans sa bouteille de rhum.

Peu importait, si cette loque humaine était en mesure de me redonner la vie, je n'allais pas lever le nez sur son apparence ou son style de vie.

Il a fallu attendre deux heures avant que le soûlon dégrise et reprenne une infime partie de ses esprits. Après une douche forcée tout habillé et six expressos bien tassés, le bougre a réussi à faire quelques pas tout seul sans s'écrouler comme une chiffonnette molle. Le barman a discuté de mon cas seul à seul avec son client. Puis, il est revenu à moi pour m'informer que oui, Roger était un sorcier assez compétent pour être en mesure de régler mon petit problème de décès prématuré, mais ses services étaient onéreux, très onéreux.

Combien étais-je prêt à déboursier pour ne pas finir la journée au cimetière ? Mille... Deux mille dollars...

Binette est resté de marbre. Il lui fallait plus. Tout bien considéré, j'étais à sa merci. J'ai dû passer un coup de fil à mon banquier pour savoir à combien mon solde se chiffrait. En échange de cette somme – et pas un cent de moins ! –, l'ivrogne consentait à m'aider.

Il allait me ruiner, cet escroc !

À la réflexion, je préférais vivre pauvre que ne pas vivre du tout. Quant à ma femme, je me suis demandé si c'était préférable de la laisser dans le deuil ou sans le sou. J'ai tenu pour acquis que je valais davantage à ses yeux que notre compte en banque. Toutefois, avant de dilapider la totalité de nos réserves pécuniaires, la plus élémentaire courtoisie exigeait que je lui en glisse un mot.

Malgré l'interdiction formelle du médecin, j'ai parlé une nouvelle fois au téléphone à mon épouse Patricia.

— Es-tu sûr que ce n'est pas un imposteur, ce type ? a-t-elle dit, méfiante. Il s'agit tout de même d'une grosse somme d'argent.

— Je ferai des heures supplémentaires au boulot. Je bosserai les fins de semaine, s'il le faut. Pour éviter le cercueil, je suis prêt à trimer dur.

— Je comprends, mon loup, et sois certain que je ne désire rien d'autre que de te voir reve-

nir auprès de moi. Je t'aime, je te l'ai assez répété, mais n'empêche que je trouve que ton sorcier de pacotille exagère. Il essaie de t'arnaquer si tu veux mon avis. Tu te fais avoir, mon ange. Par principe, je refuserais son offre.

— Oui, mais tout de même, chérie... Il s'agit de ma vie. Ça vaut cher.

Sans doute plus rusée que je ne l'étais, Patricia n'était pas le genre de personne à se laisser entraîner dans n'importe quelle combine.

— Ne conclus aucun marché pendant mon absence. J'arrive !

Dieu merci, ma femme venait à ma rescousse. Elle avait besoin d'examiner ce magicien déchu de la tête aux pieds avant de faire affaire avec lui.



Quelques minutes plus tard, en voyant ma tendre épouse franchir la porte de la taverne, les yeux ternes de Roger Binette sont devenus ronds comme des billes.

— Vous n'êtes pas Patricia Samson ! s'est-il écrié après un bref moment d'incrédulité, le cœur battant la chamade en mémoire du passé.

Quelle coïncidence ! Ce pouilleux à l'ha-leine infecte connaissait ma femme ! Et depuis un sacré bail, puisqu'ils avaient fréquenté la

même école primaire. À l'époque, il était amoureux fou d'elle. Il lui avait réclamé cent fois l'honneur de devenir son petit ami, même s'il savait d'avance qu'elle refuserait. Possédant déjà quelques dons divinatoires, il avait lu dans les lignes de la main de la ravissante petite Patricia qu'il ne resterait qu'un simple figurant dans sa vie.

À vrai dire, je suis bien placé pour le comprendre, le pauvre. À dix ans, mon épouse était déjà une beauté.

Ce face-à-face avec son premier grand amour a rendu Binette mielleux et émotif. Durant toutes ces années diluées dans le mauvais alcool, il n'avait cessé de rêver à ma femme. Les muscles de son visage se crispaient pour ne pas pleurer sous le poids de la nostalgie.

Devant le triste état de son ancien camarade de classe, Patricia a hoché la tête de désolation. Puis, elle a entrepris de lui brasser la cage, sans se gêner pour le traiter de tous les noms. Quel minable il faisait. Sa vie était un fiasco qui faisait peine à voir.

J'ai fait signe à mon aimée d'y aller mollo. Après tout, ce minable, comme elle disait, constituait ma dernière chance.

— Tu es devenu si dégoûtant, Roger Binette, que je n'oserais même pas te toucher avec des gants ! a-t-elle ajouté.

— Je crois qu’il a compris où tu veux en venir, chérie...

Au lieu de se sentir plus misérable encore, le sorcier se ragaillardissait. Une idée aussi inattendue que saugrenue avait germé dans son esprit. S’il recevait un baiser de son ancienne flamme, qui sait, peut-être se transformerait-il en prince charmant ?

Capable d’un entêtement insensé, Patricia a refusé net. Elle lui accorderait cette ultime faveur le jour où il redeviendrait un homme, c’est-à-dire un individu sobre et fier de l’être. Ce qui signifiait, en termes clairs, que mon cadavre avait largement le temps de se décomposer.

En somme, ma vie dépendait de ce baiser minuscule et insignifiant. Je n’ai donc pas lésiné sur les moyens pour arriver à mes fins. J’ai fait le serment à Patricia de la boudier pendant l’éternité si elle ne faisait pas un effort pour surmonter son dégoût. Elle a fini par entendre raison et, se bouchant le nez et fermant les yeux, elle a collé ses lèvres sublimes et somptueuses durant une microseconde sur la bouche malodorante du souillon. C’était peu, mais suffisant aux yeux du médium, qui venait ni plus ni moins de réaliser un vieux rêve de jeunesse.

Il était comblé, transporté d’une ivresse qui n’avait rien à voir avec celle de l’alcool. Revigoré par ce baiser inespéré, il a entrepris de

me redonner ce que j'avais perdu. Cependant, Roger le sorcier ne pouvait créer la vie. (À part, bien sûr, en rencontrant une femme qui serait assez fêlée pour partager son lit.) En revanche, il pouvait s'emparer de la vie d'un être vivant et me la transférer. À moi donc de choisir qui serait ma victime, consentante ou non, qui me ferait don de son souffle pour les besoins de ma résurrection.

Juste à ce moment-là, une fourmi a eu le malheur de faire une promenade sur le comptoir du bar et nous l'avons tous observée avec une certaine fascination. Je n'avais pas eu à chercher la créature qui allait s'offrir en sacrifice, elle s'était présentée à moi.

C'était à mon tour maintenant d'être dégoûté, car j'avais pour consigne d'ingurgiter l'insecte à six pattes. Tout bien réfléchi, c'était bouffer une fourmi ou me faire bouffer par un régiment de vers et une armée d'autres bestioles qui feraient de ma dépouille un festin gastronomique.

Après avoir demandé pardon à la pauvre fourmi, je l'ai avalée tout rond, sans mastiquer ni déguster. À la suite de cette collation indigeste, Roger Binette s'est mis à faire des sons de gorge abominables. À vrai dire, nous avons tous cru qu'il allait régurgiter, mais non, il récitait la formule magique qui allait me permettre de regagner le monde des vivants.

Voilà comment je suis revenu à la vie.

Le seul point négatif de cette histoire (car tout ne peut pas toujours bien se terminer), c'est que Roger n'a pas réussi à oublier sa princesse Patricia. Ses fantasmes sont restés accrochés à ses lèvres délicieuses. Sans le moindre scrupule, il a osé la faire chanter (et je ne parle pas de vocalises). Comme il y est allé ! Il l'a menacée de transformer son mortel de mari en fourmi si elle ne s'envolait pas dans le Sud avec lui pendant une semaine, en assumant toutes les dépenses, bien sûr. Je lui ai murmuré à l'oreille qu'elle en profiterait du coup pour parfaire son bronzage. En guise de réponse, elle a proposé au mécréant une rencontre amicale autour d'un café. Non, il préférerait un souper bien arrosé en tête-à-tête, un repas gourmet sept services qu'elle lui cuisinerait avec amour. Et ce n'était pas tout. Le coquin possédait une collection de sous-vêtements féminins des plus affriolants qu'il tenait mordicus à lui faire essayer. Patricia a pouffé de rire. Dans ce cas, il était prêt à se contenter d'une photo d'elle – juste une ! – dans le plus simple appareil. Ils ont continué à marchander jusqu'à ce qu'ils s'entendent sur une soirée non alcoolisée en souvenir du bon vieux temps.

Cette négociation ardue m'avait donné des sueurs froides. Je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de finir mes jours dans le corps minuscule et facile à écraser d'une fourmi.

Pour avoir eu la vie sauve grâce à l'une d'entre elles et être passé à deux doigts d'en devenir une, je ne vois plus les fourmis du même œil. Quand je vois un enfant s'amuser à les piétiner, je ne manque pas l'occasion de lui inculquer la valeur inestimable de la vie. En tant que ex-défunt, j'estime avoir le droit de faire la morale à ceux qui n'en ont pas. Pourquoi provoquer la Mort ? Elle frappe déjà trop souvent et, quelquefois, sans aucune raison. Prends moi par exemple, je ne sais même pas à quel moment elle m'a mis la main dessus. Si ce n'était de ce médecin, le brave Georges Toubibault, je ne me serais peut-être jamais rendu compte de rien. J'aurais passé la soirée chez les Fréchette, tel que prévu, sans me douter une seconde que j'étais devenu un cadavre.

Parlant de nos amis les Fréchette, Patricia et moi avons honoré leur invitation en dépit des émotions fortes de la journée. Gaétan s'est étonné de ma mine radieuse.

— Tu as eu une bonne journée, ça se voit. Une promotion au travail ?

— Ce serait plutôt le contraire, ai-je répondu avec un faible sourire. Imagine-toi donc que j'ai appris aujourd'hui que j'étais mort depuis quatre jours.

Le visage de sa femme Rita s'est décomposé. Il était évident qu'elle n'avait pas la moindre envie d'avoir un macchabée à sa table.

— Mais ne vous en faites pas, tout est réglé. J'ai ressuscité tantôt.

— Pas mal, a laissé tomber Gaétan, plus ou moins impressionné. Mais ça t'a pris quatre jours. Jésus, lui, l'a fait en trois.

Il n'en rate pas une, celui-là. Je l'adore !

Et dire qu'au lieu de la fine cuisine de la cordon-bleu Rita Fréchette, j'ai failli manger les pissenlits par la racine !





# Les amoureux siamois

ou

*Comment réussir à se séparer  
de sa fiancée*

Un baiser, qu'est-ce ?  
Un serment fait d'un peu plus près,  
un aveu qui veut se confirmer,  
un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer;  
c'est un secret qui prend la bouche pour oreille.

EDMOND ROSTAND – *Cyrano de Bergerac*



L' amour fait perdre la tête. L' amour rend aveugle. Dans mon cas, l' amour a fait pire...

Je me souviens de la première fois que je suis tombé amoureux comme si c'était hier. Oh là là ! quelle histoire ! Je parie que même Cupidon n'en a pas entendu de pareille.

À ton âge, aussi étrange que ça puisse paraître, je me tenais loin des filles. Elles représentaient une menace que j'aurais eu bien du mal à définir. Leurs manières m'agaçaient. Bien sûr, je ne souhaitais pas leur extinction, mais à choisir, je préférerais qu'il n'y en ait pas dans mon entourage.

Contrairement à ce que tu crois, je n'étais pas un jeune misogyne. Je n'avais aucune raison valable de les détester, ce qui ne m'empêchait pas toutefois de me sentir en danger en leur présence. Je ne savais ni quoi leur dire ni quoi faire avec elles.

Puis est venu l'âge ingrat où mes plus fidèles compagnons se sont mis à reluquer le sexe opposé et – catastrophe ! – à tenter de le con-

quérir. Cette nouvelle obsession n'était pas pour me plaire. J'ai beaucoup boudé durant cette période. Mais qu'espéraient mes camarades à rechercher ainsi la compagnie des filles ? Tout à coup, je ne les comprenais plus. Ils avaient égaré leur esprit. On les avait lobotomisés, à n'en point douter.

À mon plus grand désespoir, l'atmosphère à l'école s'était viciée. Les gars ne parlaient plus que des filles – de vraies mémères ! – et ils faisaient tout ce qui était en leur possible pour se mettre en valeur auprès d'elles. Il m'a paru clair que leur arrivée dans la vie de mes amis allait ruiner notre précieuse amitié. Aussitôt qu'une demoiselle se pointait dans les parages, la personnalité de mes copains subissait une curieuse métamorphose : ils bombaient le torse, riaient pour rien et parlaient quatre fois plus fort. Tu as peut-être déjà vécu ce genre de situation : c'est agaçant au plus haut point.

Mes compagnons rivalisaient pour gagner le cœur de la plus jolie. Et je les regardais parader et opérer leur navrante séduction avec un amer sentiment de trahison. C'est devant le ridicule de leur comportement que j'ai fait le serment de ne jamais sortir avec une fille avant l'âge raisonnable de seize ans. Ces enfantillages d'amourettes préadolescentes me faisaient pitié.

Il faut admettre que cette interdiction que je me suis imposée m'arrangeait plutôt, car je

ne jouissais pas d'une grande popularité auprès de ces dames. Quand l'une d'elles s'intéressait à moi, c'était plus pour m'emprunter une mine de crayon ou se faire expliquer un problème de mathématiques que pour se pâmer devant mes beaux yeux. Des mots d'amour, on ne m'en avait jamais susurré au creux de l'oreille. Et ma modeste personne n'avait encore inspiré aucun poème romantique.

Cette année-là, j'en voulais à mort aux filles pour avoir commis le crime impardonna-ble de m'avoir chipé mes camarades. Cependant, un événement inimaginable m'a empêché de leur déclarer la guerre. Moi qui étais si récalcitrant à toute forme de flirt, moi qui abhorrais l'idée de me mettre en couple avec une de ces créatures bizarroïdes, eh bien, crois-le ou non, je suis tombé amoureux !

C'était un jour d'école on ne peut plus ordi-naire. J'étais assis à mon pupitre, affairé à l'éla-boration de ma première œuvre cinématogra-phonique, ce qu'on appelle en anglais un « flip book ». En faisant défiler les pages de mon cahier d'exercices, on pouvait admirer les malencontreuses aventures d'un bonhomme allumette qui glissait sur une peau de banane et tombait sur le derrière. Tandis que des étoi-les lui tournaient autour de la tête, mon héros s'accrochait à l'une d'entre elles pour se lais-

ser entraîner vers le ciel. Par la suite, je n'ai pu m'empêcher de voir dans cette séquence animée des plus rudimentaires une métaphore de ce qui était sur le point de m'arriver.

Des coups à la porte m'ont fait relever la tête. Le directeur faisait son entrée dans la classe, suivi d'une nouvelle élève.

Je mentirais si je disais que je n'avais jamais vu une fille aussi belle. Au contraire, Brittanie Déry était si repoussante à première vue qu'elle donnait aussitôt envie de détourner les yeux. Sa tête de furet en a même fait pouffer quelques-uns en arrière de la classe.

Ce n'est pas à ce moment-là que ma vie a glissé sur la peau de banane de l'amour. Brittanie m'indifférait au même titre que les autres filles, et même un peu plus compte tenu de son apparence peu séduisante.

Laisse-moi te parler de cette brave bête nommée Brittanie. En une seule semaine, elle s'est forgé une réputation de sauvageonne et a réussi l'exploit de se mettre à dos le monde entier. Au début, on la croyait victime d'une timidité pathologique. Elle gardait la tête baissée en tout temps, sans dire un mot. Toutefois, ceux qui ont cru bon, par amabilité, de lui souhaiter la bienvenue ont eu droit à un chien de sa chienne (si tu me passes l'expression). Cette créature farouche n'avait jamais appris les bonnes manières. Il fallait la mettre en cage ! Les rares

qui se sont risqués à l'apprivoiser se sont fait retourner à coups de griffes. Brittanie ne parlait pas, elle grognait, et mordait par-dessus le marché !

Je n'aime pas parler de mon ancienne flamme en des termes aussi peu flatteurs, mais Brittanie n'était pas du monde. Ce brin de fille n'était ni plus ni moins que de la mauvaise herbe dans le vaste champ de l'humanité. Elle semait des gerbes de haine partout où se posaient ses yeux fielleux. Le genre de personne à bouffer de la vache enragée au petit-déjeuner. Il était évident qu'elle prenait un soin maniaque à massacrer son apparence afin de mieux rebuter son prochain. C'était sa façon de faire fuir les regards. À vrai dire, Brittanie ressemblait davantage à un animal sauvage qu'à un être humain civilisé.

Environ un mois après son arrivée à notre polyvalente, j'ai mis le pied sur la pelure de banane en question. J'aimerais te décrire une scène romantique grandiose, mais cela s'est passé de façon tout à fait banale. J'attendais sagement mon tour à la fontaine. Après avoir étanché sa soif, la personne qui se trouvait devant moi s'est redressée pour ensuite me dévisager. C'était l'indomptable furet, Brittanie Déry. Et pour aussi incroyable que ça puisse paraître, elle m'a souri. Un sourire furtif, une demi-seconde tout au plus. Mais c'était suffi-

sant pour m'illuminer. Ce sourire rarissime m'a bouleversé, et quand je dis bouleversé, le terme est faible. J'étais transcendé par la grâce divine. Le plus radieux soleil s'était levé sur son visage. Ce sourire fugitif qui avait émergé là où on l'attendait le moins m'a catapulté au septième ciel. J'étais aux anges, parfaitement gaga, incapable de réintégrer mon corps et le cours des choses.

Je ne comprenais pas ce qui se passait. De toute évidence, cette sorcière mal-aimée m'avait jeté un mauvais sort.

Les jours suivants, à ma grande stupéfaction, ce sourire inattendu a continué de me hanter. Le visage disgracieux de cette fouine s'était imprimé sur ma rétine, si bien que je la voyais dans ma tête en tout temps.

Lorsque je croisais Brittanie, en classe, dans le corridor ou dans la cour d'école, je ne savais plus où me mettre. Plus rien n'existait autour d'elle. Je l'observais à la dérobée dans l'espoir d'apercevoir un de ses sourires renversants, tout en sachant très bien que je pourrais en mourir si elle daignait m'en accorder un. Aussi inexplicable que ça puisse être, la présence de cette fille quelconque me mettait dans tous mes états.

J'avais beau me répéter que c'était la créature la plus hideuse que Dieu avait placée sur terre, je me sentais irrésistiblement attiré par

elle. J'avais cette fille crasse coincée à l'intérieur de ma tête et je n'arrivais pas à l'en extirper. Cette démonsse s'était introduite jusque dans mes pensées les plus intimes. De peur de ne plus répondre de mes actes et soucieux de ma bonne réputation, je me tenais aussi loin que possible de cette brunette ténébreuse, cette affreuse sorcière au sourire de fée.

Force était de constater qu'elle me faisait un effet monstre. En garçon avisé que j'étais, je me posais mille questions. La flèche de ce malicieux Cupidon m'avait-elle atteint en plein cœur ? Étais-je victime de ce sentiment météorologique que tant de gens nomment le coup de foudre ?

Je niais les chauds sentiments que Brittanie faisait naître en moi. Si ça s'était su, le monde entier se serait foutu de ma gueule. Moi qui me moquais des amourettes immatures et pitoyables de mes camarades, moi qui avais crié haut et fort ma résolution ferme de rester célibataire jusqu'à mes seize ans, je ne pouvais pas m'abaisser à tomber sottement amoureux de la fille la plus laide du Québec !

En revanche, même si je m'étais crevé les deux yeux, la vérité m'aurait sauté au visage de toute façon : j'étais amoureux fou de l'intraitable Brittanie Déry.



En tout et pour tout, notre histoire d'amour a duré dix-neuf heures. Cela peut sembler peu, mais étant donné l'intensité de ladite histoire, crois-moi, c'était amplement suffisant.

Huit jours après avoir vu la lumière aveuglante de son trop rare sourire, l'inévitable s'est produit. Les cours terminés, je retournais à la maison d'un pas rêveur lorsque je l'ai aperçue de l'autre côté de la rue. Ce n'était pas le hasard qui l'avait mise sur mon chemin, j'aurais parié n'importe quoi là-dessus. Néanmoins, je priais pour qu'elle disparaisse de ma vue. De toute évidence, ce n'était pas dans ses intentions.

Brittanie a commis l'impensable. Elle m'a parlé. Je l'avais déjà entendue grogner à quelques reprises, tousser une ou deux fois, mais parler, jamais. Et ça m'a fait un sacré choc. Sa voix était si fragile qu'un rien aurait pu la briser, et cette délicatesse insoupçonnée me chavirait le cœur. Cela dit, Brittanie n'était pas venue me voir pour me chanter la pomme. Non, elle voulait mettre les choses au clair une fois pour toutes. Sans détour, elle m'a fait comprendre qu'elle avait horreur des gars antipathiques dans mon genre. Elle s'est appliquée à me rabaisser avec verve et imagination, mais tandis qu'elle besognait à démolir mon estime personnelle, elle se rapprochait de moi et je me rapprochais d'elle. Au mépris de mes ordres de faire marche arrière, mes lèvres se diri-

geaient vers les siennes. Ma raison criait au secours, mais tout mon être se ruait vers ce baiser maudit.

Cette fille, je l'avais déjà dans la peau. Et crois-moi, il n'y a pas d'expression plus juste !

La suite reste floue dans mes souvenirs. Ce baiser électromagnétique a dû faire disjoncter ma mémoire. Je sais toutefois que l'expérience s'est avérée positive. Très positive.

Selon toute vraisemblance, notre embrassade s'était prolongée pendant des heures. Il faisait noir lorsque j'ai rouvert les yeux. J'étais couché dans l'herbe, pas loin de la polyvalente, à l'endroit où elle m'avait déclaré son dégoût, et il n'y avait personne à mes côtés. Brittanie était partie. Sans dire au revoir. Je ne m'étais rendu compte de rien, comme si je m'étais endormi ou évanoui au plus fort de notre union.

Une chose est sûre, comme premier baiser, on ne trouve guère mieux. Les lèvres gercées de Brittanie étaient les ailes avec lesquelles j'avais plané dans un ciel immense et merveilleux. Notre bouche-à-bouche avait déclenché un nouveau Big Bang qui m'avait propulsé aux confins de l'univers. Puis, lentement, j'étais redescendu sur Terre.

Ouf ! quel choc ! J'étais exténué de bonheur.

De plus, j'avais l'étrange impression de ne plus être le même. Ce baiser intersidéral

m'avait rendu adulte. Il m'avait fait gagner en maturité l'équivalent de quelques années. Un côté plus sensible de ma personne venait de sortir de l'ombre. Même ma façon de penser s'était transformée.

Après un soupir de béatitude, je me suis relevé, encore étourdi. En jetant un œil à ma montre, j'ai vu dans quels beaux draps je m'étais mis. Pour te donner une idée, l'heure était plus proche du coucher que du souper. Mes parents devaient se faire un sang d'encre pour leur retardataire de fils. Je me suis dépêché de rentrer au bercail, la tête encore dans les étoiles. Et c'est à ce moment-là que les problèmes ont commencé.

Je rigole quand j'y repense aujourd'hui, mais sur le coup, c'était un véritable cauchemar éveillé. Au moment de m'engager dans ma rue, une force inconnue m'en a empêché. Mes jambes refusaient de me porter là où je voulais aller. Elles ont filé dans une tout autre direction. J'avais le sentiment que les dieux se jouaient de moi comme d'une vulgaire marionnette. Au bout d'un moment à combattre cette résistance incompréhensible, j'ai lâché prise, curieux de voir où j'allais me rendre.

Il faut préciser que j'étais encore sous les effets euphorisants du baiser intergalactique échangé avec Brittanie. Tout m'émerveillait et,

à vrai dire, cette emprise mystérieuse titillait ma curiosité plus qu'elle ne m'inquiétait.

Mon corps était un véhicule dont je n'étais plus le chauffeur. Je me suis donc laissé transporter. Après quelques minutes de marche, mes pieds ont soudain bifurqué dans l'entrée d'une résidence qui ne ressemblait pas du tout à la mienne.

Cette aventure dont je n'étais pas le héros était si extravagante que j'ai pris le parti d'en rire. Sans frapper ni appuyer sur le bouton de la sonnette, j'ai ouvert la porte d'entrée comme si c'était chez moi. Une dame que je n'avais jamais vue a interrompu sa vaisselle pour dévisager le jeune étranger au grand sourire imbécile qui venait de s'introduire chez elle. Moins elle me reconnaissait et plus elle s'affolait.

Comme si je la connaissais depuis que j'avais des couches aux fesses, j'ai salué sur un ton nonchalant la propriétaire des lieux qui laissait de l'eau savonneuse dégouliner sur le plancher. Tout à coup, je me suis inquiété, non pas à cause de l'air mécontent de la dame, mais parce que je n'ai pas reconnu ma voix. Avec mon flair infallible, j'ai compris qu'il se passait un truc pas net.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? m'a-t-on demandé en toute légitimité.

— Tu vas rire, mais je me pose la même question, ai-je eu la franchise de rétorquer.

C'étaient bien mes mots, mais c'était quelqu'un d'autre qui les avait prononcés. Et là, à mon grand désarroi, je me suis entendu dire en mon for intérieur : « Mais maman, tu ne me reconnais pas ? C'est moi, ta fille. »

La situation prenait un tour si ridicule que j'ai rigolé. De grosses larmes se sont mises aussitôt à couler sur mes joues. Je ne savais plus si je riais ou si je pleurais. Quoi qu'il en soit, cette femme aux mains extrapropres ne ressemblait pas le moins du monde à ma mère. Et j'ai préféré m'enfuir plutôt que de continuer à appeler cette étrangère « maman ».

Imagine la confusion qui régnait dans mon esprit. Un premier baiser fait-il cet effet à tout le monde ? La réalité fout-elle le camp après avoir embrassé une fille ? Brittanie est-elle vraiment une sorcière ? Le reflet d'une vitre de voiture stationnée deux rues plus loin a répondu à mes questions. Qui était cette personne qui se tenait devant moi ? Je ne la connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Ce qui m'a amené à cette conclusion pour le moins troublante : je n'étais plus moi. Un simple baiser et hop ! je n'existais plus. Si j'avais su, je me serais mordu la langue au lieu d'embrasser cette diablesse. D'un autre côté, je ne pouvais pas prévoir que les choses se passeraient de cette façon. Si c'était normal de changer d'apparence après un premier baiser, il me semble que j'en aurais entendu parler.

Non seulement j'avais égaré mon corps, mais je n'avais plus totalement ma tête. Mon esprit était assailli d'interrogations et de réflexions qui n'étaient pas les miennes. *Mon Dieu, ma mère ne me reconnaît plus ! A-t-elle fait semblant de ne pas me reconnaître ? Cherche-t-elle à me punir parce que je ne suis pas rentrée pour souper ?* Je m'écoutais penser avec une stupéfaction grandissante, jusqu'à ce que je comprenne enfin : quelqu'un s'était planqué à l'intérieur de moi.

— Qui suis-je ? ai-je demandé à voix haute.

Les pensées étrangères se sont multipliées. *Pourquoi ai-je dit ça ? Ce n'est pas moi qui ai parlé !*

En examinant de près mon nouveau reflet, j'ai trouvé quelques ressemblances avec le jeune homme que j'étais encore ce matin. On aurait dit un croisement entre moi et un furet...

La lumière a jailli. Brittanie ! Cette fouine s'était glissée dans ma peau !

Au même moment, elle a pensé : *Ah non ! J'ai embrassé ce garçon si fort que je l'ai avalé. Il est entré en moi !*

Il fallait tirer cette situation impossible au clair. Avec la même voix – cette voix hybride entre la mienne et celle de Brittanie –, on a pu discuter pour essayer de comprendre la nature du maléfice dont on était victimes.

— Je peux savoir ce que tu fabriques dans mon corps ? me suis-je informé.

— C'est toi qui t'es introduit dans mon corps... par effraction, je te fais remarquer !

— Pfft ! n'importe quoi ! J'aurais dû me méfier de toi. Je savais que tu n'étais pas une fille normale.

— En tout cas, pour un gars qui veut se tenir loin des filles « anormales », tu n'as pas pris tes jambes à ton cou quand je me suis approchée de toi tout à l'heure.

— Ça, c'était tout à l'heure. Maintenant, je t'ordonne de quitter mon corps sur-le-champ !

— Tu peux être sûr que si j'étais capable de t'expulser, je le ferais sans la moindre hésitation.

Dans mon affolement, j'ai tenté de chasser l'intruse, ce qui est plus facile à dire qu'à faire. Je me suis mis à frétiller comme un poisson hors de l'eau dans le but de l'éjecter de ma personne. De son côté, elle tentait de refréner ma danse primitive. Ce qui devait arriver arriva, on a perdu l'équilibre et on s'est fracassé la figure contre l'asphalte de la rue.

— Ayoye ! s'est-on écriés en chœur.

Cette chute douloureuse a eu pour effet de nous calmer.

De l'autre côté de la rue, un promeneur s'était arrêté pour observer cette jeune personne se chamailler toute seule.

— Je pratique une pièce de théâtre, ai-je cru bon de lui expliquer, au cas où l'idée lui

viendrait de nous enfermer dans un hôpital psychiatrique.

Après le départ du témoin gênant, on a préféré garder le silence plutôt que de reprendre le débat.

— N'empêche qu'il était formidable ce baiser, ai-je soupiré.

— Fabuleux, a-t-elle ajouté. D'ailleurs, le problème doit provenir de ce baiser. On a dû s'embrasser trop fort, alors on a fusionné. Même nos vêtements sont un mélange de ce que nous portions aujourd'hui à l'école.

— Je croyais que ça arrivait seulement aux personnages de fiction ou aux extraterrestres, ce genre de truc ?

— Il faut croire que non.

— Tu sais ce dont j'ai envie en ce moment ?

— Je sais. J'en ai envie moi aussi. Mais s'embrasser n'est plus possible, pas dans notre situation.

— Je croyais être allergique à ce terme, mais ça me brûle les lèvres de le dire : je t'aime, Brittanie.

— Je ne pensais pas un traître mot de ce que je t'ai dit. Moi aussi je t'aime. Je suis bien avec toi et je n'ai pas envie que tu t'en ailles.

Après un silence gêné, elle m'a demandé sur un ton solennel si je voulais bien sortir avec elle.

— Bien sûr que oui ! me suis-je exclamé avec la même voix. De toute façon, a-t-on vraiment le choix ?

Exaltés par ces déclarations sentimentales, on a essayé de se faire un câlin en serrant notre unique corps dans nos deux bras. Comme c'était frustrant de ne pas sentir l'autre contre soi ! Inutile de dire que la caresse n'a pas été à la hauteur de nos désirs.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

La question de ma colocataire – si je puis dire – était on ne peut plus pertinente.

— Je ne suis plus moi et tu n'es plus toi non plus, si bien qu'à nous deux, on n'est plus personne.

Et n'être personne, c'est un gros problème. Sans identité, on ne pouvait aller nulle part, ni chez Brittanie ni chez moi. De plus, aucun copain ne pouvait nous prêter main-forte. Autrement dit, on était condamnés à errer, tel un orphelin vagabond, et à se débrouiller de notre mieux pour survivre.

En dépit de ces conditions précaires, j'étais heureux. L'amour nous sortait par les pores de notre nouvelle peau. On était un être en parfaite harmonie, et un sourire béat s'était incrusté à jamais sur notre radieux visage. Brittanie était avec moi et le serait sans doute pour toujours. Enfin, jusqu'à ce que la mort nous happe du même coup de faux.

Cette relation amoureuse était bizarre à plus d'un titre. Nos sentiments l'un pour l'autre ne demandaient aucune action ni aucune parole pour s'exprimer. Il n'était pas possible d'avoir un élan vers l'autre, il fallait plutôt savourer sa présence au cœur de nous-mêmes. Je lisais dans les pensées de Brittanie, tout comme elle avait un accès direct à mes sentiments, et vice versa. On partageait tout désormais : impressions, réflexions, sensations, émotions.

On n'était rien de moins que des amoureux siamois !

Brittanie n'étant plus que la moitié d'elle-même dans cette nouvelle personne qu'on était devenus, sa personnalité revêche avait évolué de façon spectaculaire. L'amour fait des miracles, j'en avais la preuve. Toute sa sauvagerie s'était volatilisée en un rien de temps, nous procurant à tous les deux une immense bouffée de sérénité.

Tu dois penser que je suis un sacré veinard d'avoir pu vivre un tel moment de plénitude avec l'être aimé. Pour une première expérience amoureuse, c'était le pied. Oui, ça l'était, mais dans la réalité, une foule de détails concrets ont commencé à nous empoisonner l'existence. Sans parler de nos parents. Ils n'étaient pas près de revoir leur fils ou leur fille de sitôt. Ils noteraient bien vite notre disparition. Il fallait, autant que possible, mettre un frein au

plus vite à leurs inquiétudes. Après en avoir parlé à voix basse à ma compagne, on a convenu d'un plan, pas fameux, mais on n'avait pas réussi à trouver mieux.

Avant de frapper à la porte de mon domicile, j'ai demandé à ma partenaire de me laisser la parole. Je connaissais mes parents. Je savais mieux que personne comment les amadouer.

C'est ma mère qui a ouvert. Au début, elle a cru qu'on voulait vendre du chocolat ou d'autres gugusses. Je suis allé droit au but pour qu'elle ne nous ferme pas la porte au nez.

— Je suis un très bon ami de votre fils et...

— Ah bon ? Je ne te connais pas pourtant. En tout cas, je suis contente de constater qu'il avait aussi des amies filles. Comment tu t'appelles ?

Il fallait que j'invente un nom à toute vitesse. Moi qui me targue de posséder une imagination des plus fertiles, celle-ci m'a fait faux bond.

— Jean-Louis.

— Comment ? a sourcillé ma mère qui avait pourtant très bien entendu.

Brittanie m'a rappelé par télépathie et sur un ton légèrement moqueur que j'étais une fille, du moins aux yeux de ma mère.

— Jean-Louise.

— Jean-Louise, a répété celle-ci sans masquer son étonnement. Dis-moi, Jean-Louise, est-ce que tu saurais par hasard où se trouve mon fils ? Il n'est pas encore rentré de l'école.

Tout à coup, je me suis senti petit dans mes souliers (surtout qu'on était deux dedans !).

— C'est justement pour vous parler de lui que je suis ici. J'ai une assez bonne nouvelle et une moins bonne à vous annoncer.

Détectant de fort mauvaises vibrations, ma mère nous a invités à entrer dans le portique, puis, bras croisés et sourcils froncés, elle a tendu une oreille inquiète. Après avoir pris une grande respiration, j'ai commencé par la bonne nouvelle. Son fils était en amour par-dessus la tête. Le visage de ma mère est resté impassible, jusqu'à ce qu'un rire incrédule vienne briser ce masque d'immobilité. De toute évidence, il devait s'agir d'une plaisanterie.

— Mon garçon ? En amour ?

— Je vous assure, madame. Il est amoureux. À un point tel qu'il ne peut plus se séparer de celle qu'il aime. Et comme l'amour donne des ailes, il en a profité pour explorer le monde avec sa dulcinée.

— QUOI ! Mon fils a fugué !

— En quelque sorte. Mais il n'est pas en danger, je vous rassure. Il est plus heureux que jamais, voilà ce que nous sommes venus vous dire.

— Que vous êtes venus me dire ? a repris ma mère, flairant soudain l'imposture.

— Que JE suis venu vous dire, ai-je bredouillé. C'est que je suis bouleversé moi aussi. Et je ne sais jamais s'il faut tutoyer ou vouvoyer les grandes personnes. Alors parfois, dans ma confusion, je me « nounoie ».

L'écho du rire de Brittanie a résonné dans notre tête.

Jusque-là, je trouvais que ma mère réagissait plutôt bien. Cependant, ça s'est vite gâté. Elle nous a empoignés par le collet, puis nous a arrosés d'une averse de postillons en plein visage pour nous ordonner – de manière assez persuasive – de lui dire la vérité. Où son fils était-il planqué et quel coup fourré préparait-il en secret.

J'ai compris que je ne pourrais pas la raisonner et qu'elle garderait la mystérieuse Jean-Louise prisonnière tant et aussi longtemps que celle-ci ne passerait pas aux aveux. Il ne restait donc plus qu'à tenter de nous défaire de la poigne d'enfer de ma chère maman, avant qu'elle ne décide de nous ligoter sur une chaise.

Pour me libérer de son emprise, il a fallu que je commette un acte brutal et ignoble, c'est-à-dire que j'écrase avec mon pied les délicats orteils maternels. C'était l'idée de Brittanie, et elle n'y est pas allée de main morte !

Ma mère a lâché un cri. Ma douce moitié l'a poussée vers l'arrière et on en a profité pour prendre nos jambes à notre cou. Au bout du compte, Jean-Louise ne deviendrait pas amie avec ma mère. Ce qui était dommage en un sens, car c'est tout ce qui restait du fils qu'elle avait mis au monde.

Après mûres réflexions, Brittanie a décidé de ne pas répéter l'expérience avec ses parents. Elle préférait leur écrire une lettre. Dans nos deux sacs d'école, on a facilement trouvé du papier et un crayon. Au début, la rédaction s'est avérée laborieuse. Composer à deux n'est pas simple. (C'est déjà assez difficile seul !)

Soucieux de la qualité de ce message de la plus haute importance, j'essayais d'offrir à ma bien-aimée les conseils les plus judicieux. Dans un effort de concentration, elle me suppliait de me taire et reprenait tout à zéro. Comme mon aide ne semblait pas la bienvenue, je l'ai mise en veilleuse et me suis regardé écrire de la main gauche (moi qui suis droitier) avec une curieuse fascination. Cette main n'avait jamais produit une calligraphie aussi soignée !

En gros, Brittanie disait à ses parents qu'elle les aimait, qu'elle était partie faire un voyage avec une amie, qu'il ne fallait surtout pas s'inquiéter, car elle savait ce qu'elle faisait. Elle a conclu la lettre sur une note positive : *Soyez rassurés, je suis heureuse et je vous téléphone bientôt.*

On est retournés chez Brittanie pour laisser la missive sur le paillason. L'opération s'est avérée moins facile que prévu, car ses parents, plantés devant la fenêtre, scrutaient les environs à la recherche de leur fille égarée. Il a fallu passer par le terrain voisin pour atteindre l'entrée sans nous faire repérer.

Notre histoire d'amour se déroulait trop vite. À treize ans et à la suite d'un unique baiser, je vivais déjà en couple avec ma fiancée, pas dans la même maison, mais dans le même corps ! On possédait chacun cinquante pour cent de l'improbable Jean-Louise. Dans des conditions pareilles, tu peux imaginer combien il était difficile de prendre nos distances.

Ensuite, on a traîné dans les rues, seuls au monde, à jamais blottis l'un contre l'autre. On a dormi à la belle étoile dans un parc. Par bonheur, la nuit n'a pas été trop glaciale. Toutefois, ma chère et tendre Brittanie, de nature plus frileuse que moi, a eu besoin que je la réchauffe. Je nous frictionnais de temps à autre pour la garder au chaud. J'aimerais me souvenir de cette première nuit en couple comme d'une nuit de rêve, mais il n'en fut rien. Brittanie imaginait ses pauvres parents en train de se ronger les sangs, incapables de fermer l'œil. À l'heure qu'il était, ils avaient certainement lu vingt fois la lettre trouvée sur le perron. Et cette idée rendait ma compagne insomniaque

et, par la même occasion, m'empêchait moi aussi de dormir.

Aux aurores, lorsque je me suis réveillé, la réalité m'a frappé de plein fouet. Ma relation avec Brittanie me paraissait soudain moins idyllique. Le gars fantastique que j'avais été s'était volatilisé pour créer avec ma conjointe cette drôle de personne que j'avais baptisée du prénom affreux de Jean-Louise.

Brittanie voulait dormir encore un peu. Elle m'ordonnait de garder les paupières closes. J'avais trop envie de nous regarder à travers un vrai miroir pour poursuivre notre mauvais sommeil.

On a marché une heure ou deux, en assistant d'une oreille distraite au concert de borborygmes que donnait notre estomac. On ne pouvait pas vivre éternellement d'amour et d'eau fraîche. La faim qui nous tenaillait a vite pris le dessus sur les beaux et valeureux sentiments qui nous unissaient.

On est entrés dans une boulangerie, alléchés par la chaîne de beignets exposés dans la vitrine. J'avais envie de plonger tête première dans cet étalage de pâtisseries gourmandes et me repaître jusqu'à m'en faire éclater la panse. Brittanie a fouillé dans nos poches dans l'espoir d'y trouver quelques sous. Elle a mis le doigt sur ma cenne de chance – amu-

lette que je gardais en tout temps sur moi – et sur un vieux mouchoir usagé qui était sans doute le sien.

En humant le parfum exquis qui aromatisait les lieux, on s'est dirigés d'un commun accord vers les toilettes. Une fois enfermés dans le cabinet d'aisances, on s'est contemplés dans la glace. Notre visage était effectivement composé du mien et de celui de Brittanie. Jean-Louise était en quelque sorte l'enfant préadolescent que ma copine et moi aurions pu avoir ensemble, à condition bien entendu de redevenir deux.

Puis, c'était inévitable, notre vessie a réclamé notre attention. Ça tombait bien puisqu'on était au bon endroit pour la soulager.

— Je n'ai jamais songé à regarder. Et toi ?

— Euh... non. Crois-tu qu'on est une fille ou un garçon ? Ou les deux ?

Ni l'un ni l'autre, a-t-on pu constater de visu après avoir baissé notre pantalon. On savait à présent la vérité sur notre identité sexuelle. À notre plus grande stupéfaction, Jean-Louise était un individu asexué.

Si l'on y pense bien, c'était logique. On était déjà unis dans la plus grande intimité qui puisse se concevoir. À quoi bon posséder des organes sexuels dans ces conditions ? Or, il fallait faire une croix sur toute possibilité de descendance. Cela signifiait en outre que je ne

tomberais jamais enceinte (ce qui faisait plutôt mon affaire).

De sa propre initiative, ma copine s'est assise sur la cuvette et, une fois notre vessie vidée, elle m'a demandé une faveur.

— Embrasse-moi, a-t-elle chuchoté. Je veux revivre l'expérience d'hier.

— Ce baiser était apocalyptique. J'en suis encore tout retourné.

Soudain nostalgique, je me suis interrogé sur la procédure à suivre.

— Je veux bien, mais comment ?

Brittanie a suggéré de poser nos lèvres sur le miroir. Autrement dit, d'embrasser notre reflet. C'était loin – très loin – d'être aussi intense que le baiser qui nous avait réunis dans un même corps. C'était un baiser virtuel froid et impersonnel. En fait, je n'embrassais pas Brittanie, mais le reflet de la moitié de ce qu'elle était.

Ma blonde aussi semblait déçue, mais on avait trop faim pour se laisser démonter par notre pitoyable baiser.

— C'est bien beau d'embrasser ce miroir, mais ça ne nous remplit pas l'estomac !

Au lieu de passer une commande à la boulangerie, je lui ai montré mon sou noir en précisant que c'était tout ce que je possédais.

— Pas de chance, a-t-elle rétorqué avec le sourire.

De mon air le plus piteux, je lui ai baragouiné une histoire abracadabrante de portefeuille perdu qui a fait pouffer Brittanie.

On est partis avant d'aggraver notre cas.

Trouver de la nourriture était relativement facile. C'est la payer qui nous posait un problème. En fait, de l'argent, on en avait, mais chez nous. Et tout bien considéré, il nous paraissait risqué de cambrioler nos propres maisons.

En persuadant Brittanie d'entrer dans le dépanneur *Épices & Riz*, j'ai provoqué à mon insu la fin de notre idylle amoureuse. En déambulant au milieu de toutes ces denrées alimentaires, j'ai craqué. Je me suis abandonné à mes plus bas instincts. Je me suis jeté sur un sac de biscuits aux pépites de chocolat et me suis empiffré à qui mieux mieux, sans songer une seconde aux conséquences de mes actes. Brittanie, plus lucide, me priait d'arrêter, même si elle aussi se purléçait les babines.

— Je suppose que tu as l'intention de payer ce produit, a claironné un employé qui nous a pris en flagrant délit de gloutonnerie.

Même en présence de ce type, je continuais à m'en mettre plein la bouche. Brittanie a fait signe au commis qu'elle avait de quoi payer.

— Passe à la caisse, alors. Tu pourras prendre ta collation à l'extérieur, au soleil. Ce sera plus agréable et plus... civilisé.

Le sac de biscuits entamé à la main, on s'est dirigés vers le comptoir. Alors que le caissier retournait l'article de tous les côtés à la recherche du code-barres, on a filé à la vitesse de l'éclair.

Si l'amour fait perdre la tête, il pousse également au crime. Il avait transformé de jeunes ados naïfs comme nous en voleurs de biscuits.

On a couru comme des lièvres en danger de mort. En tournant le coin d'une rue, une voiture de police nous a pris en chasse. Cauchemar ! Tout ça pour quelques malheureux et succulents biscuits aux pépites de chocolat !

Alors que Brittanie tremblait de frayeur, je la suppliais de courir plus vite. Même si elle faisait son gros possible, elle constituait néanmoins un poids qui ralentissait notre course. Je devais courir pour deux. Par conséquent, j'étais deux fois plus essoufflé.

En piquant à travers des stationnements, en sautant quelques clôtures et en évitant les avenues plus achalandées, on a finalement semé les agents.

Planqués au fond d'une ruelle, on a repris peu à peu notre souffle.

— Ce sont peut-être nos parents qui ont signalé notre disparition ? ai-je émis comme hypothèse.

Si j'étais stressé – après tout, c'était la première fois que je me faisais pourchasser par de vrais policiers –, Brittanie, elle, était terrorisée.

— T'as perdu la tête ! a-t-elle hurlé.

— Disons que je l'ai perdue à moitié...

— Pourquoi as-tu ouvert ce satané sac de biscuits ?

— Quoi ? Tu ne les as pas aimés, ces biscuits ? T'aurais préféré nous laisser mourir de faim, je suppose ?

— J'aurais préféré que tu te conduises de façon civilisée !

— Si le gars du dépanneur n'avait pas utilisé le mot « civilisé », tu n'aurais jamais pensé à dire ça. Tu veux savoir pourquoi ? Parce qu'à voir de quelle manière tu te comportais avant qu'on s'embrasse, il est clair que tu ne connais pas la signification de ce mot.

— Si je n'étais pas assez bien à ton goût, c'était à toi de tomber amoureux d'une autre fille. Je te rappelle que je n'ai pas eu à te tordre le bras !

Le conflit a vite dégénéré en bagarre. C'était moi contre Brittanie ou, pour être plus précis : Jean-Louise contre Jean-Louise.

Le problème, dans un combat aussi farfelu que celui-ci, c'est que je pâtissais des coups que je donnais à ma bien-aimée, et vice versa. Aucun de nous deux ne gagnait à se battre ainsi, mais on était trop furieux pour agir autrement.

Brittanie se défendait plutôt bien pour une fille. Il faut dire qu'elle mettait mes réflexes et ma rapidité à son avantage. En faisant une

feinte, elle a ramassé un caillou par terre et, avec ma force de frappe, nous l'a écrasé dans le front. J'ai perdu connaissance. Elle aussi.

La mal nommée Jean-Louise est tombée au tapis, K.-O. Force était de reconnaître que la pauvre ne jouissait pas d'une très bonne espérance de vie.

En reprenant conscience, je me suis senti plutôt bien dans ma peau, et cela malgré un mal de tête atroce. J'avais le sentiment réconfortant d'être en pleine possession de mes moyens.

Brittanie était allongée à côté de moi et reprenait peu à peu ses esprits. Cette fois, ce n'était pas un baiser qu'elle m'avait asséné. Cependant, je ne lui en voulais pas le moins du monde, car j'avais retrouvé mon corps et, ma compagne, le sien. Avec en prime les vêtements que nous avions sur le dos la veille.

Nous nous sommes regardés un moment. Il était évident que c'était la fin de notre folle histoire d'amour.

À ma grande surprise, je n'étais plus attiré par Brittanie Déry. La puissance de nos sentiments avait consommé en un rien de temps notre amour brûlant. Hormis une tendre affection, il ne restait plus rien entre nous deux.

— Ouf ! a soupiré mon amie. Je vais me souvenir de ce baiser jusqu'à la fin de mes jours.

— Je promets de ne plus jamais embrasser une autre personne aussi fort, ai-je déclaré en levant la main droite.

C'est sur cette note optimiste que s'est conclue notre relation tumultueuse.

Moins d'une minute plus tard, deux policiers ont surgi de l'ombre. Ils ont pris le temps de bien nous examiner avant d'entamer leur interrogatoire.

— Qu'est-ce que vous complotiez, cachés dans le coin, tous les deux ?

— On se bécotait. Est-ce illégal ?

Un des policiers s'est gratté le menton, sérieux, tandis que son acolyte réfrénait une légère envie de rigoler.

— Avez-vous aperçu un jeune de votre âge qui se sauvait avec des miettes de biscuits autour de la bouche ?

Il a fait la description de l'étonnante Jean-Louise, un moment que Brittanie et moi avons trouvé des plus divertissants. Alors qu'ils s'apprêtaient à poursuivre leurs recherches, j'ai entendu l'un d'eux avouer qu'il avait une petite fringale. Cette histoire de biscuits volés lui avait creusé l'appétit.

À dire vrai, j'avais hâte de retrouver ma famille et mes affaires, même si mes parents me feraient sans doute payer cher mon escapade romantique.

Ce fut le cas. Mon retour à la maison a causé tout un émoi. Toutefois, mes parents ont paru moins fâchés que soulagés. Après de longs pourparlers, ma soi-disant fugue m'a valu une punition que j'aurais jugée sévère en d'autres circonstances. (Imagine, fuguer à treize ans, avec une fille en plus !) J'avais péché par excès de liberté, alors je devais réparer ma faute en restant enfermé dans ma chambre. J'ai été privé de sortie durant un mois. Pour te dire la vérité, je m'en fichais un peu. J'étais trop heureux d'avoir retrouvé mon corps, et d'y être seul maître à bord.

Par la suite, je suis devenu bon ami avec Brittanie. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette expérience de parfaite symbiose corporelle nous avait rapprochés.

Après cet épisode rocambolesque, nous nous sommes fait une promesse. La prochaine fois que l'amour viendrait nous visiter, nous nous engageons à tourner sept fois la langue dans la bouche avant d'échanger un premier baiser !





# Un drôle de voisin

ou

*Comment vivre en communauté  
avec un monstre*

*Il n'existe que deux choses infinies,  
l'univers et la bêtise humaine...  
mais pour l'univers, je n'ai pas de certitude absolue.*

ALBERT EINSTEIN



**L**a vie d'un monstre n'a rien d'un conte de fée. J'en sais quelque chose. Pas que j'en sois un, non, mais j'ai eu la chance d'en avoir un comme ami. Et quand je parle de monstre, je ne fais pas référence à un pauvre type qu'un vilain accident a défiguré ou que la nature n'a pas gâté, un de ces malheureux dont la génétique a oublié de soigner l'apparence. Je parle d'un vrai monstre, comme on en trouve à foison dans les films. (Les scénaristes de Hollywood n'ont rien inventé !)

À propos, que savons-nous des monstres ? En fin de compte, bien peu de choses. Car à part le cinéma, plus personne ne s'intéresse à eux. Et c'est bien dommage, car ils sont d'agréable compagnie. (En tout cas, celui que j'ai connu l'était. Bien entendu, je ne peux pas parler pour les autres.)

Avant cette rencontre marquante dans ma vie, j'étais comme toi, ignorant des us et coutumes de cette communauté bannie, exilée dans les recoins les plus obscurs de la planète, aussi loin que possible du territoire des hommes.

Entre autres choses, je savais que cette espèce était en grave danger d'extinction. J'avais entendu dire qu'il y en avait une dizaine dans le pays, vivant pour la plupart dans la solitude des grands espaces nordiques, histoire d'avoir la paix et de ne pas être pourchassés, harcelés et ridiculisés par ce prédateur impitoyable qu'est l'être humain.

Alors tu peux imaginer ma stupeur lorsque j'en ai vu un débarquer en face de chez moi. Je revenais de l'école en faisant tourner mon sac au-dessus de ma tête lorsque j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a terrifié jusqu'à la moelle des os. Une sorte d'ogre gigantesque et repoussant retirait à bout de bras un réfrigérateur d'un camion de déménagement.

— Je t'ai vu faire l'hélicoptère avec ton sac, a-t-il dit, sans avoir l'air de forcer, comme si le frigo entre ses mains était aussi léger qu'un sac d'épicerie. À cette vitesse de rotation, tu n'as pas peur de t'envoler dans les airs ?

Tu penses bien que ce n'était pas prendre de l'altitude qui m'effrayait.

Mes parents m'avaient maintes fois prévenu de ne pas parler aux étrangers, surtout s'ils avaient l'air louche. À ce chapitre, mon interlocuteur battait les records. Il ressemblait à une machine à désosser les humains ! Je n'ai pas pris de risque, j'ai couru me réfugier dans la maison, en vérifiant par trois fois si la porte

était bien verrouillée. C'est alors que je me suis tapé le front : quel idiot ! La grosse bête savait désormais où j'habitais !

Pire que ça, il allait devenir mon voisin ! On ne soulève pas des électroménagers juste pour faire de l'exercice physique. De plus, le mot « VENDU » avait été apposé sur la pancarte en bordure du terrain.

Cette résidence était à vendre depuis des mois. Dans mes fantasmes, je m'étais imaginé qu'une gentille famille emménagerait en face, avec de gentils enfants, dont un ado âgé de dix ans comme moi, drôle et spirituel, à qui j'aurais pu faire un tour guidé du quartier et avec qui je me serais tout de suite lié d'amitié.

Or, il n'en était rien.

Mes parents n'étaient pas encore revenus du travail ; j'étais seul à la maison. Mort de trouille, j'épiais le voisin d'en face qui charriait ses meubles avec à peu près la même facilité que le ferait Obélix le Gaulois.

Avais-je rêvé ou ce monstre m'avait bel et bien adressé la parole ? J'ignorais que ces bestioles géantes savaient parler. Qui plus est, le français !

Comme la majorité de ses semblables, le mastodonte avait une drôle de tête. C'est difficile à décrire, mais je dirais que c'était un mélange entre un loup, un requin blanc, une hyène et Frankenstein, mais pas forcément dans cet

ordre. Il faisait au moins deux fois la taille de Liliane Brind'Amour, la personne la plus obèse du village. Madame Ballon, qu'on l'appelait, parce qu'elle occupait le même espace en largeur qu'en hauteur, si bien qu'elle devait rentrer le ventre pour passer dans les cadres de porte.

Une fois le camion déchargé, le monstre s'est installé sur la pelouse de sa propriété pour embrasser du regard son nouveau domaine. En faisant un tour d'horizon, son attention s'est arrêtée sur ma demeure. Il avait remarqué une paire d'yeux qui perçaient entre les stores horizontaux. Il m'avait repéré ! J'étais cuit. J'allais être broyé par la puissante mâchoire de cet affreux jojo et, ensuite, réduit en charpie dans ses intestins. Son système digestif allait me faire passer un sale quart d'heure !

J'avoue, j'ai paniqué. Je me suis mis à courir dans la maison comme un poulet sans tête, à la recherche d'une cachette capable de me sauver la vie. Une patte de chaise m'a alors fait trébucher et le plancher de bois franc m'a cogné le nez. Au lieu de compter autour de ma tête les étoiles qui me narguaient, je me suis relevé en priant le ciel de ne pas mourir tout de suite. Après prospection, la sècheuse m'a semblé la planque idéale. J'ai dû recourir à mes talents de contorsionniste pour pénétrer à l'intérieur de l'habitable circulaire. Une fois camouflé sous

une pile de linge propre, je me suis emparé d'un bas à papa pour faire barrage à la fantastique coulée de sang qui jaillissait de mes narines.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans ce trou à claquer des dents, mais quand j'ai entendu siffler dans la cuisine, je suis sorti de ma cachette.

Ma mère rangeait dans les armoires et le réfrigérateur le contenu de six sacs d'épicerie déposés sur la table. Comme j'étais heureux de la revoir ! Je ne sais pas pourquoi je me sentais rassuré ; le monstre aurait très bien pu s'en prendre à elle aussi. Ma mère était une femme forte, mais pas assez pour se défendre – et me défendre par la même occasion – contre un prédateur de la taille du voisin d'en face.

Au moment où j'allais la prévenir du danger qui nous guettait, elle a dit :

— Ah ! t'es là, toi ! Tu n'as jamais été aussi silencieux. Je croyais que t'étais dehors avec un ami.

Puis, elle a remarqué la coulée de sang qui s'était répandue sur le haut de mon visage et sur une partie de mon t-shirt.

— Mon Dieu ! s'est-elle écriée, soudain affolée. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Maman, on a un nouveau voisin, lui ai-je confié d'une voix sépulcrale, blême comme un fantôme albinos.

— Et c'est lui qui t'a fait ÇA ?

— Euh, non. Je me suis fait ça tout seul en m'enfargeant dans une chaise.

À l'aide d'une débarbouillette humide, elle a nettoyé ma figure ensanglantée, tout en parlant sur un ton badin du monsieur qui emménageait en face.

— Je suis contente que tu l'aies rencontré. Je me demandais justement comment t'allais réagir lorsque tu le verrais. Je lui ai parlé. Il est charmant, ce monsieur. Tiens, on devrait l'inviter à souper. Ça fait toujours plaisir de tomber sur des voisins accueillants !

Ma mère parlait de cette chose monstrueuse comme d'un individu normal. Comportement typique de ma mère, ça. À ses yeux, les étrangers n'étaient pas de dangereux psychopathes potentiels, mais des personnes à connaître, et qui sait, peut-être même de futurs amis. Par contre, connaissant mon père, je savais qu'il n'allait pas réagir avec autant de bienveillance en apprenant la mauvaise nouvelle.

— Qui c'est le nouveau voisin ? a-t-il demandé en franchissant la porte avec son entrain habituel. Vous l'avez rencontré ?

Ma mère lui a aussitôt confié son intention de le convier à notre table. Idée qu'il a approuvée sur-le-champ.

— Je lui ai parlé. Il vit seul. Je ne saurais dire quel âge il a, mais il m'a semblé très sympathique.

— Fantastique ! Je n'aurais pas apprécié d'avoir un détraqué mental dans le voisinage.

— De ce que j'ai pu en juger, il a l'air sain d'esprit. Par contre, il n'est pas tout à fait comme nous...

— Pas tout à fait comme nous ? a répété papa en haussant un sourcil et en fronçant l'autre.

— C'est un monstre, a lâché ma mère sur un ton désinvolte.

— Un monstre ?

— Un vrai de vrai ! ai-je glissé dans la conversation. Plus vrai que ça, papa, tu meurs.

Mon père s'est gratté la joue en réfléchissant.

— Un monstre au village, a-t-il murmuré avec une certaine incrédulité. J'ai l'impression qu'il ne va pas passer inaperçu dans les rues de Saint-Honoré-de-la-Boucane, celui-là ! Mais s'il est gentil, il finira bien par se faire accepter.

À ma grande stupéfaction, il s'était rangé du côté de ma mère. Comme j'étais seul à présent à redouter le pire, j'ai décidé d'arrêter d'avoir peur. Cette peur ne me servirait pas à grand-chose de toute façon. Et si on lui remplissait son assiette de bonne chère à volonté, l'idée de dévorer les hôtes ne lui viendrait peut-être pas à l'esprit.

Mes parents ne voulaient pas participer au festival de médisances qui aurait lieu en l'honneur du nouveau venu. Ils se sont fait un devoir

de donner l'exemple. Le meilleur moyen de connaître quelqu'un, c'est encore de lui parler, pensait maman.

— Je ne vois pas pourquoi les monstres feraient exception à cette règle, a-t-elle dit avant d'aller se jeter dans la gueule du loup-hyène-requin, c'est-à-dire d'aller frapper à la porte de la résidence d'en face.

— Si j'étais un monstre, m'a confié mon père, qui percevait des restes de frayeur dans mes yeux, je serais ravi qu'un humain ait l'amabilité de me souhaiter la bienvenue.

— Et s'il décide de jouer avec nous comme des poupées et de nous démembrer, juste pour le plaisir ?

Mon père a éclaté de rire en me décoiffant avec la main.

— T'as trop d'imagination, mon gars !

Deux heures plus tard, notre invité spécial pressait la sonnette pour annoncer son arrivée. Ma mère a insisté pour que ce soit moi qui aille répondre. En me dirigeant à contrecœur vers l'entrée – ou vers une mort probable –, je leur ai promis de me plaindre à la DPJ.

Un coup d'œil à travers le judas a confirmé mes appréhensions. C'était bien lui, le monstre. De plus, l'éclat de malice de ses yeux laissait croire qu'il avait quelques idées tordues derrière la tête, par exemple comment appré-

ter ses victimes pour les rendre plus goûteuses.

Par pure inconscience, je lui ai ouvert. Il a souri, content de rencontrer le fameux garçon qui se prenait pour un hélicoptère. Je lui ai fait signe de me suivre, enfin si c'était possible.

— Ce portique a été construit pour des monstres nains, ma parole ! s'est-il exclamé, perplexe quant à la façon de s'introduire à l'intérieur de la maison.

Avant d'aller plus loin, il a tenu à offrir tout de suite le bouquet de fleurs qu'il tenait à la main à ma mère, bien sûr enchantée par cette délicate attention. Ensuite, il s'est glissé dans le vestibule. Ça n'a pas été facile, mais il avait l'habitude. De toute évidence, les habitations des humains n'avaient pas été conçues pour recevoir des colosses dans son genre. Et encore moins la nôtre qui ne jouissait pas d'un surplus d'espace. J'ai entendu le chambranle de la porte craquer lorsqu'il est passé. La gêne lui rosissait les joues. Sur le visage d'un monstre, le phénomène était remarquable, voire hypnotisant.

— J'aurais préféré que la rencontre débute sur une autre note que ma corpulence. Parlant de corpulence, je vous dis un gros, un énorme merci pour votre invitation. Vu mon allure, les gens en général ne sautent pas au plafond lorsqu'ils apprennent que je suis leur nouveau voisin.

Sa voix douce et chaude jurait avec son apparence ingrate.

J'étais déconcerté au début. Je ne m'étais jamais imaginé que des monstres pouvaient s'exprimer de manière aussi éloquente. Nous avions affaire à un monstre éduqué, de toute évidence, ce qui devait être plutôt rare.

— Je m'appelle Nestor Archambault, a-t-il déclaré en nous serrant la main à tour de rôle.

Aucune de mes phalanges ne s'est fracturée au cours de l'opération. Les choses allaient de mieux en mieux.

À vrai dire, Nestor le monstre était un gentleman comme il ne s'en fait plus, doté de bonnes manières et d'une politesse exemplaire.

Nous sommes sortis sur le balcon pour prendre l'air en même temps que l'apéro. (Dans mon cas, un verre de jus d'ananas avec deux glaçons et quelques gouttes de grenadine.) Nestor, en bon invité, s'évertuait à complimenter notre demeure, notre accueil et le goût exquis de son rafraîchissement.

— Nous sommes contents que la maison en face ne soit plus à vendre, a déclaré mon père en hôte bienveillant. Je ne sais pas pourquoi je déteste la vue de ces pancartes. C'est peut-être parce que ça nous faisait un voisin en moins.

Ensuite, le silence. Plus personne ne savait quoi dire. En dépit de leur aptitude à sociali-

ser, mes parents étaient déjà à court de sujets de conversation, à moins qu'ils ne fussent intimidés par la présence de l'immense gaillard sur leur balcon. Au train où allaient les choses, la soirée promettait d'être calme, et longue à souhait. Ce n'est jamais génial de converser de la pluie et du beau temps avec un monstre. (Tu essaieras pour voir !)

C'est moi qui ai brisé la glace en demandant à Nestor s'il avait un gros appétit. Ce devait être son allure de primate mangeur d'hommes qui m'avait inspiré cette question.

— Cela ne paraît peut-être pas, mais pour un monstre, je suis svelte. En vérité, je suis végétarien. Je l'ai d'ailleurs précisé à ta maman lorsqu'elle est venue chez moi pour éviter qu'il y ait un malaise au moment de casser la croûte. Tu vas rire, mais mes parents ont toujours trouvé que j'avais un appétit d'oiseau.

— Vos parents sont-ils encore en vie ? a enchaîné ma mère.

Nestor a fait tinter les glaçons contre la paroi de son verre, l'air ailleurs, avant de répondre qu'ils n'étaient plus de ce monde.

— Je ne parle presque jamais de mes parents, mais je suis bien prêt à faire une exception pour vous, parce que vous êtes très aimables avec moi. Vous savez, si tous les humains étaient comme vous, la race des monstres ne serait sans doute pas en péril aujourd'hui. Les

monstres n'ont jamais réussi à se faire accepter par les hommes. Où qu'on aille, on n'est jamais les bienvenus. À part ici, sur ce balcon, a-t-il ajouté avec un sourire attendrissant. Tout comme les sorcières, on a été chassés, emprisonnés, mis à mort. Maintenant que notre espèce est protégée par la loi et qu'on a des droits, c'est différent. Mais à l'époque, ça ressemblait à un génocide, et mes parents se sont retrouvés en plein dedans.

Nestor a ensuite précisé qu'il n'était pas venu ici pour nous faire pleurer sur le sort de ses semblables.

— Ils faisaient quoi dans la vie, vos parents ? a continué ma mère au grand dam de mon père qui jugeait préférable d'orienter la discussion vers des sujets plus gais.

— Ils étaient saltimbanques. Ils ont longtemps travaillé dans un cirque. C'étaient les deux personnes les plus drôles que j'aie jamais connues. Vous savez, j'ai perdu mes parents à l'âge de sept ans. Alors il est possible que mon souvenir se soit déformé avec le temps. Peut-être que s'ils étaient là, aujourd'hui, je les trouverais ennuyeux à mourir, a-t-il lancé en riant.

— Et vous, si je puis me permettre, vous travaillez dans quel domaine ?

— En théorie, je suis professeur de littérature à l'université. Concrètement, je fabrique

des œuvres d'art miniatures que je vends à un commerçant de la ville qui les revend quatre fois le prix.

— Quelle forme d'art pratiquez-vous ?

— La sculpture. Abstraite.

— Mais avec vos gros doigts, ça ne doit pas être évident ? lui ai-je fait remarquer.

— L'art n'est jamais évident, s'est-il contenté de répondre. Même avec de tout petits doigts.

— Et pourquoi ne pas vendre vous-même vos œuvres ? s'est informé mon père.

— Principalement à cause de mon physique. En général, les humains ne veulent pas être en relation avec un type comme moi. La valeur d'une œuvre d'art dégringole en chute libre lorsqu'elle est signée de la main d'un monstre. Les gens sont superstitieux, vous savez. Ils doivent croire que ces objets vont leur apporter poisse et malheur, ou quelque chose de ce genre.

— Je suis curieuse de découvrir votre travail, a avoué ma mère. Mais dites-moi, pourquoi un grand gaillard comme vous s'intéresse-t-il à l'art miniature ?

— C'est coquet. Coquet et subtil. J'ai également une forêt de bonzaïs à la maison, vous viendrez voir.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Nestor, gros comme six hommes saucissonnés ensemble, affectionnait les petites choses.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à devenir enseignant ? a poursuivi mon paternel.

Nestor n'avait renoncé à rien. C'est la société qui n'avait pas voulu lui faire de place. Les citoyens consciencieux de ce monde se font un devoir de mettre des bâtons dans les roues des monstres. À l'exception de mes parents, bien sûr. Ce soir-là, ma peur de Nestor s'est muée en un sentiment de fierté envers mes procréateurs.

Nestor possédait les diplômes requis pour être prof de littérature. Le problème ne se situait pas au niveau de ses compétences. C'étaient les parents des étudiants qui refusaient de confier leur progéniture à un monstre enseignant.

— Les humains aiment avoir peur des monstres, mais en vérité, ce sont les monstres qui craignent les humains. La plupart refusent catégoriquement de nouer des contacts avec nous. C'est fou à quel point les humains sont racistes envers les individus de mon espèce. Ils sont racistes entre eux à cause d'une simple différence de culture ou de couleur de peau, alors imaginez avec une créature difforme et velue qui fait plusieurs fois leur taille !

Au moment de passer à table, un deuxième problème est survenu. Nos chaises ne convenaient nullement à la dimension du monstrueux postérieur de notre invité. Mon père lui a offert un meilleur siège en déplaçant le sofa

vers la table. Toutefois, les courtes pattes du divan ont immédiatement cédé sous le poids de Nestor qui était le seul à ne pas trouver ce contretemps comique.

Cet éclat de rire familial a détendu l'atmosphère. Je commençais à me sentir à l'aise, trop peut-être, car j'ai oublié de réfléchir avant de lui poser ma troisième question.

— Mais combien pesez-vous ?

— Les balances sont incapables de me le dire ! Mais pour être franc, mon poids ne me préoccupe pas beaucoup. L'important, c'est d'être bien dans sa peau, pas vrai ? Mais puisque tu sembles désirer un chiffre, je dirais que mon poids santé doit approcher la tonne. Pour dire les choses autrement, votre plancher ne doit pas me porter dans son cœur.

Nestor faisait preuve d'un humour indéniable, qui ratait rarement sa cible. Maman avait raison de le trouver sympa. Il l'était.

Alors que la conversation dérivait sur un sujet qui m'intéressait moins – la littérature –, je me suis attardé à l'aspect physique de notre convive. À force de le regarder, je ne le voyais plus du même œil. Je n'irais pas jusqu'à dire que je le trouvais beau bonhomme, mais disons que mon regard s'habituaît aux traits insolites de son visage ô combien disgracieux.

— Vous savez, les monstres sont les amis de la solitude. Quand on a ma gueule, on se

fait assez vite à l'idée d'être seul. C'est pourquoi j'ai développé une relation très intime avec la littérature. Les livres ne me jugent pas. Ils ne font pas quarante signes de croix en m'apercevant et me laissent les toucher sans crier au meurtre. C'est une qualité que je suis en mesure d'apprécier chez eux. Et la lecture me permet de mieux comprendre les hommes. En lisant, je dialogue en solitaire avec eux.

Si ma mère était sans contredit la femme la plus accueillante du village, elle était aussi la plus fouineuse. Et le passé mystérieux de monsieur le monstre piquait sa curiosité à vif. De ce fait, elle ne se gênait pas pour poser toutes les questions qui lui brûlaient les lèvres. Je la comprends en un sens, ce n'est pas tous les jours que l'on soupe en compagnie d'un individu tel que Nestor. Mon père, gêné par cet interrogatoire en règle, redoutait de mettre notre invité dans l'embarras. Nestor a joué le jeu, sans doute par galanterie, sans relever l'indiscrétion de l'hôtesse. Non, il n'avait pas de petite amie ni de fiancée. Les femmes ne se bousculaient pas au portillon de sa maison, a-t-il répondu avec dérision. Les monstres n'ont pas tous la chance d'être des Casanova ! Oui, il était déjà tombé amoureux, dans sa prime jeunesse. Mais son histoire d'amour avait tourné au tragique quand sa bien-aimée était devenue la cible d'une bande de malheureux braconniers.

La question n'avait pas obtenu l'effet souhaité. J'ai entendu ma mère ravalé sa salive.

— Le pouvoir du langage m'a sauvé la peau à plusieurs reprises. L'espérance de vie d'un monstre, sur cette belle planète, n'est pas fameuse, a-t-il commenté avec un sourire triste.

Puis, il nous a raconté qu'il cherchait un endroit où il faisait bon vivre. Enfin, où c'était possible pour un monstre de son envergure de vivre sans trop de tracasseries. Les paysages bucoliques de la région l'avaient inspiré. Assez en tout cas pour acquérir une propriété à Saint-Honoré-de-la-Boucanne. En général, il louait, car il ne demeurerait jamais plus de six mois dans la même localité. À sa dernière adresse, il avait trouvé des menaces de mort dans sa boîte aux lettres. Il avait l'habitude des déménagements soudains. Partout où il allait, on lui faisait comprendre que sa place était ailleurs.

— Mais votre hospitalité et votre gentillesse me font espérer que mon séjour dans votre charmante municipalité durera plus de six mois.

— Nous le souhaitons aussi. Je suis sûr que tout se passera bien, l'a rassuré ma mère. Ici, les villageois savent accueillir les étrangers.

Nestor ne semblait pas de cet avis. Il nous a raconté les grandes lignes de sa journée. Ouf ! Lorsqu'il a fait irruption à la banque, un caissier a tout de suite appelé la sécurité. Une voi-

ture de police est arrivée en trombe et il a dû parlementer avec les agents pendant plus d'une heure pour les convaincre qu'il n'avait aucunement l'intention de commettre un cambriolage. Tout ça parce qu'il voulait ouvrir un compte et effectuer un transfert de fonds.

Au bureau de poste où il est allé pour faire son changement d'adresse, la postière s'est mise à bégayer, les yeux en larmes, incapable de surmonter sa frayeur. D'expérience, Nestor savait que l'humour était le meilleur antidote à la peur.

— Je ne vais pas vous manger, vous savez. En tout cas, pas maintenant. Il est trois heures de l'après-midi et je me fais un point d'honneur de ne jamais grignoter entre les repas.

À force d'essayer de la rassurer, la pauvre dame, derrière le comptoir, a fini par perdre connaissance.

Au supermarché, il a questionné le commis des fruits et légumes sur la provenance de ses choux-fleurs, curieux de savoir s'ils étaient cultivés dans la région. On lui a répondu d'une voix sèche que les choux-fleurs étaient mangeables même s'ils venaient d'ailleurs et que si ça ne faisait pas son affaire, il pouvait aller faire son épicerie dans un autre village, et pourquoi pas dans un autre pays tant qu'à faire. Le monstre a continué de pousser son chariot en réprimant un sourire. De telles situations se

produisaient si fréquemment qu'il n'avait d'autre choix que d'en rire.

— En plus, je n'aime pas être exposé au regard des autres. J'essaie autant que possible de me faire petit. Mais ce n'est pas facile avec mon imposante stature.

Nestor vivait sa pudeur comme une malédiction. Les monstres sont des vedettes malgré eux, des célébrités locales répudiées au lieu d'être vénérées.

— Si tu détestes tant être la cible des regards, pourquoi t'établir parmi les hommes ?

— Si j'étais comme certains de mes congénères, condamnés à pousser des grognements pour m'exprimer, peut-être que, dans ce cas, accepterais-je la réclusion. Mais Dieu, dans son infinie bonté, m'a gratifié de cordes vocales. Je peux communiquer aussi facilement que n'importe lequel d'entre vous. Je suis un être civilisé, alors je ne vois pas pourquoi je devrais me terrer à l'autre bout du monde comme un paria. Par principe et par respect pour ma race, je fais prévaloir mon droit à la liberté, en dépit des ennuis que ça me cause. Je préfère mourir plutôt que de vivre caché. Toutefois, je ne suis pas suicidaire. Si je refuse de vivre dans la clandestinité, je sais en revanche me faire discret.

La terreur que m'inspiraient les monstres s'était dissipée durant la soirée. Je constatais avec une certaine admiration que mes parents

avaient le tour avec les étrangers, tant pour les mettre à l'aise que pour passer du bon temps en leur compagnie.

En observant le nouveau voisin traverser la rue d'un pas allègre, mon père a émis quelques doutes sur son intégration dans la communauté. Les gens de la place ne lui dérouleraient pas le tapis rouge et ne le couvriraient pas de cadeaux de bienvenue. Ils auraient des réserves à l'endroit du nouveau résidant, de très grosses réserves, encore plus grosses que son gabarit.

Quant à ma mère, elle avait davantage foi en les Boucanois – c'est ainsi que l'on nomme les habitants du village. Une personne aussi attentionnée et intéressante que Nestor viendrait à bout des réticences de la population locale.

En fin de compte, c'est mon père qui avait vu juste.

Les villageois n'ont pas vu d'un œil favorable l'arrivée d'un monstre véritable dans leur hameau paisible. La machine à rumeurs s'est emballée en moins de vingt-quatre heures. Les histoires les plus sordides circulaient sur son compte. On disait que le monstre avait été chassé de son ancien patelin pour avoir fait des confettis avec un berger allemand. On disait qu'il prenait son pied à lécher le visage des vieilles dames sans défense. On disait aussi

qu'il jouait de la batterie tard dans la nuit avec, pour toutes baguettes, des ossements humains !

On ne se gênait pas pour parler dans son dos, pour la simple raison que personne n'avait le courage de l'aborder de front. De plus, la peur engendrait les idées les plus saugrenues. Et si c'était un ogre qui voyait en nos enfants une appétissante friandise ? Et s'il était pris de frénésie meurtrière les soirs de pleine lune ? Et si c'était le diable en personne ? Les « et si » se sont multipliés à un rythme d'enfer.

À l'école, les élèves ne parlaient plus que de l'abominable monstre qui habitait dans notre rue. Ceux qui l'avaient vu de leurs propres yeux s'évertuaient à décrire aux autres de quoi il avait l'air. Les portraits peu flatteurs qu'ils dressaient du nouveau Boucanois ne concordaient pas avec la réalité. En mon âme et conscience, je ne pouvais pas les laisser préférer de telles sottises. J'ai donc fait un homme de moi. Mes parents avaient de quoi être fiers de leur garçon, car j'ai pris la parole devant la classe pour dire quelques mots favorables au sujet du redouté Nestor Archambault.

— Ma famille et moi avons soupé avec lui avant-hier soir. Ce monsieur est très gentil et, croyez-moi, sans danger pour la communauté.

— Ouais, on dit ça jusqu'à ce qu'on trouve un cadavre à moitié rongé dans un fossé, a lancé une voix dans le fond de la classe.

— Je vous assure qu'il est inoffensif. D'ailleurs, je vous invite à aller le voir et à tirer vous-mêmes vos conclusions.

— Et si je meurs, qui c'est qui va me rendre la vie ? Toi ?

— Nestor est un diplômé de l'université qui fait de la sculpture. En plus de ne pas être un assassin, il s'avère qu'il est doué, intelligent et très drôle.

Les élèves paraissaient sceptiques. Pire, de mauvaise foi. La vérité, c'est qu'ils n'avaient pas envie que ce monstre soit sympathique. Ils préféraient le haïr en toute bonne conscience.

Puis, la vie a suivi son cours, et la population de Saint-Honoré-de-la-Boucane s'est habituée petit à petit à la présence du monstre. Ce qui n'empêchait pas les plus effrontés de lui rire au nez. Mais les sarcasmes n'atteignaient plus Nestor depuis belle lurette. À la façon d'un Cyrano de Bergerac qui se chargeait lui-même de ridiculiser son nez disproportionné, il était capable de se montrer très en verve à propos de son apparence. Depuis le berceau, il en avait entendu des vertes et des pas mûres. Les injures à propos des gros monstres dégueu, il les connaissait par cœur. D'ailleurs, il ne se sentait pas insulté outre mesure lorsque les autres devenaient méchants à son égard ; il était seulement déçu. Il aurait tant aimé développer des relations conviviales avec le voisi-

nage. Heureusement qu'il y avait ses charmants voisins d'en face.

En invitant Nestor dès le premier jour, mes parents ont fait montre d'une grande ouverture d'esprit, si bien que les voisins se sont sentis obligés de faire pareil, histoire de prouver au reste du village qu'ils n'étaient ni peureux, ni bornés, ni racistes. Pour faire bonne figure, ils étaient prêts, au prix d'efforts titanesques, à combattre leur peur et leurs préjugés et à inviter un monstre à souper.

Nestor nous racontait tout. Un soir sur deux, notre ami venait à la maison prendre le thé et mettre mon paternel échec et mat. Quand il s'installait devant un échiquier, c'était pour moi un fou rire assuré. Il nous brossait le portrait de son quotidien avec un luxe de détails désopilants. Passé dans le broyeur de son remarquable sens de l'humour, le cauchemar affreux qui était le sien se convertissait en matière comique. Il nous racontait comment s'étaient déroulés les soupers chez les Marquis et les Doucette. Malgré tous les efforts que ces derniers avaient déployés pour ne pas paraître intimidés, Nestor avait vu clair dans leur jeu. J'en ai presque pissé dans mon pyjama tellement c'était marrant.

En fait, les gens méprisaient notre ami parce qu'ils ne le côtoyaient pas et qu'ils s'imaginaient toutes sortes de choses effrayantes à son

propos. Il fallait qu'ils apprennent à le connaître sous son vrai jour. L'idée m'est alors venue de l'amener à l'école pour le présenter aux élèves. Le directeur s'est étouffé en buvant son café lorsque je lui en ai glissé un mot. Il m'a conseillé d'oublier tout de suite ce projet farfelu. Pour toute explication, il a balayé l'air avec sa main et m'a ordonné de regagner ma classe sur-le-champ.

Il a bien été obligé de me donner une raison puisque mes pieds n'ont pas quitté son bureau.

— Voyons ! Les monstres ne fréquentent pas les écoles.

— Alors, s'ils ne fréquentent pas les écoles, comment mon ami a-t-il pu obtenir un diplôme universitaire ?

— Ce n'est pas mon problème !

— Nestor n'est pas un problème. C'est justement pour ça que je veux le présenter aux élèves.

De plus en plus excédé, le directeur a fait allusion à une possible mauvaise influence que le monstre pourrait exercer sur un jeune aussi innocent que moi.

Sans m'offenser, j'en ai fait à ma tête. J'avais décidé d'emmener Nestor dans ma classe coûte que coûte.

C'est lui qui n'a pas voulu.

— Ton idée est noble, mais mauvaise. Je suis un monstre, ne l'oublie pas. Et une école,

c'est bourré d'enfants, et les enfants, c'est sacré. Si je pointe le bout de mon nez monstrueux dans une classe, je n'aiderai pas ma cause. Les parents vont porter plainte, ou pire, s'arranger pour me zigouiller ni vu ni connu.

Il avait sans doute raison. Il ne fallait pas brusquer son intégration dans la société. À cet égard, mes parents ont peut-être commis une erreur. Avec les meilleures intentions du monde, ils ont emmené le gigantesque voisin à une soirée dansante entre amis. La solitude, à la longue, ça finit par peser, même pour un monstre d'une tonne. Sa venue à l'improviste a jeté un froid parmi les invités. Personne n'a fait de scandale ou ne s'est sauvé en prenant ses jambes à son cou, mais tous se tenaient loin de lui, retenant leur respiration si par malheur il venait à s'approcher d'eux. Les convives ne désiraient plus qu'une seule chose : décamper. Bien malgré lui, Nestor avait cassé le party.

C'est ainsi que mes parents, qui chouchoutaient leur cher voisin, ont perdu de leur popularité. Il faut être monstre soi-même pour bien s'entendre avec un monstre, semblait-on penser. Ma mère a même reçu une lettre anonyme qui la mettait en garde : *Si tu aimes tant les monstres, pourquoi n'en as-tu pas marié un ?* De nature plutôt optimiste, mon père a pris l'odieux commentaire pour un compliment.



La situation s'envenimait. La place de Nestor au village était de plus en plus contestée. Au moindre faux pas, les villageois allaient lui pourrir la vie et le chasser de leur territoire.

Steve Cartier, débosseleur viril et obtus, avait juré d'avoir la peau de ce monstre et de s'en servir de tapis dans son sous-sol. Puis, tant qu'à y être, pourquoi ne pas faire empailler sa tête qui ferait merveille au-dessus du foyer ?

À l'école, certains camarades ne m'adressaient plus la parole parce que leurs parents le leur avaient défendu. J'empestais le monstre avarié, disait-on. J'étais contaminé, donc contagieux, et j'avais intérêt à garder les mains dans les poches. Un matin, j'ai osé toucher l'épaule d'un élève pour lui dire qu'il avait oublié un cahier sur son pupitre. Cette erreur m'a valu un coup de poing au visage avec ordre vociféré de ne jamais recommencer. J'ai compris la gravité de la situation en constatant que le prof, qui avait tout vu, n'avait rien fait pour prendre ma défense.

Au café du village, du jour au lendemain, le serveur a refusé de servir à Nestor son habituel expresso. Pourtant, à part occuper une grande table à lui seul, il ne dérangeait personne. Alors qu'une bande de mômes agglu-

tinés devant la vitrine lui faisaient des grimaces, il s'est fait expliquer qu'il faisait fuir la clientèle.

Un soir où notre voisin disputait avec mon père une longue partie d'échecs, il a avoué que la vie à Saint-Honoré-de-la-Boucane était devenue un calvaire. C'était toujours comme ça. Au début, il créait une onde de choc. Ensuite, il faisait parler de lui, en mal, bien entendu. Puis, après un certain temps, les gens se ralliaient pour lui mener la vie dure. Nestor constatait avec déception que l'éternel cycle qui rythmait son existence se répétait à nouveau. C'était son karma. Il n'avait d'autre choix que de l'accepter, même si, pour une fois, il était tombé sur des voisins formidables.

— Il n'est jamais bon de s'apitoyer sur son sort, a répliqué mon père. Sortons, ça va te changer les idées.

— Pour me faire lancer des cailloux par la tête, non merci.

— Tu n'as qu'à mettre un casque alors.

Nestor et lui sont allés prendre un verre au bar *Incognito*. C'était une drôle d'idée de confier ses soucis dans un endroit pareil puisqu'un groupe de jeunes s'époumonaient sur la minuscule scène au fond de la salle, tant et si bien qu'il était à peu près impossible de s'entendre parler. Là où il avait pris place, Nestor faisait face à mon père et dos au reste de la

clientèle : il ne pouvait donc pas voir les dizaines de regards assassins qui lui étaient destinés.

Durant l'entracte, un homme en état d'ébriété avancé a crié que l'endroit puait le gros monstre pourri. Les autres clients ont entonné un rire forcé qui se voulait méchant. Mon paternel, d'ordinaire doux comme un agneau, s'est emporté. Et je peux compter sur les doigts de la main les fois où je l'ai vu se fâcher. Il a répliqué au micro, sur la scène. Comme j'aurais aimé être là pour assister à ce moment historique !

— S'il y a quelque chose de pourri ici, c'est ton foie, mon gars. Alors fais-toi plaisir, arrête de boire. En plus, si t'arrêtes de boire, tu vas arrêter de dire des niaiseries. Ce monsieur qui m'accompagne est un chic type qui mérite d'être traité avec égards !

Mon père s'est rassis, furieux. Indigné par le climat d'intolérance, il a confié à son compagnon que si un simple monstre n'était pas le bienvenu dans son village, alors il ne voulait plus y vivre. Si Nestor était forcé de quitter les lieux, il en ferait autant (avec l'accord de sa femme et de son enfant, bien entendu).

— Les bars sont faits pour les humains ! Depuis quand accepte-t-on les grosses bêtes visqueuses dans les bars ? a répliqué l'ivrogne.

Le barman a dû intervenir pour calmer le jeu et préciser que son établissement ouvrait ses portes à tous ceux et celles qui étaient majeurs et vaccinés et qui savaient se comporter décemment dans un endroit public. Telle était la politique de la maison.

— Eh bien, s'il est aussi respectable que tu le prétends, qu'il ait au moins la courtoisie de se présenter, ton monstre, au lieu de rester dans son coin comme un maudit sauvage.

— C'est vrai, ça ! a gueulé un autre soûlon. Montre-nous ce que tu sais faire, le gros épouvantail ! Sais-tu marcher sur les mains ? Jongler avec quatre bouteilles de bière ? Sauter sur une jambe en imitant le chant du merle d'Amérique ?...

Complices, les clients ont tapé des mains et des pieds pour inciter Nestor à fredonner une chanson, histoire de se payer sa tête.

— Tu chantes ou tu sors d'ici, gros mollusque !

Mon père a pris son compagnon par le bras en s'excusant de lui faire subir ce supplice. Il aurait dû se douter que les choses allaient mal tourner.

— Cette bande de dégénérés ne te méritent pas.

Nestor a refusé de partir. Sans perdre son sourire, il a prié mon père de se rasseoir pour ensuite caler son cognac d'un trait.

— Tu as bien fait de m'avoir traîné ici. D'ailleurs, j'aurais dû venir avant. Je trouve l'ambiance super chouette !

Sur ces mots, il est allé se mettre bien en vue sur la scène.

— Allez, chante-nous une berceuse de monstre qu'on fasse des cauchemars !

Nestor a serré le micro entre ses mains. Mon père a cessé de respirer.

— Désolé, je ne vais pas pousser la chansonnette. Vous vous êtes montrés si courtois à mon égard, je me sentirais mal de malmenager vos tympanes. Par contre, j'aimerais bien vous parler un peu de ma personne, puisque nous n'avons jamais eu la chance de faire connaissance.

Bien calé dans son siège, mon père jubilait. Il avait reconnu dans sa voix cet aplomb exceptionnel qui le rendait si drôle.

— Je veux vous parler d'un problème que je traîne avec moi depuis la naissance. Un problème de taille, si vous voyez ce que je veux dire, qui empoisonne chaque jour de ma vie.

Il a laissé croître le suspense en faisant semblant de prendre une grande respiration pour se donner du courage.

— Je souffre de timidité. Et je vais être franc avec vous, timide comme je suis, ce n'est pas évident de se faire des amis !

Le public, qui voulait rire de lui et non avec lui, s'est retrouvé pris au piège de l'humour

infaillible du grand Nestor. Après quelques minutes, les clients ont perdu l'envie de le huer et se sont abandonnés à la rigolade. Le monstrueux humoriste a même été applaudi chaleureusement.

L'ivrogne qui avait parti le bal a approché Nestor après sa prestation pour lui dire, avec une diction que les bières ingurgitées rendaient plus qu'approximative, qu'il avait du respect pour les personnes capables de le faire rire.

— J'aime pas hic ! les monstres, mais j'aime les comiques hic ! Ça s'annule, a-t-il déclaré en échappant trois fantastiques hoquets en ligne.

La nouvelle de ce succès inespéré a fait le tour du village en moins de temps qu'il n'en faut pour décrocher un téléphone. Le lendemain matin, le tout Saint-Honoré-de-la-Boucane parlait de la performance humoristique du monstre.



Deux jours plus tard, papa a reçu un appel du barman qui était également le propriétaire de l'établissement.

— Ton ami, là, le monstre...

— Appelle-le Nestor.

— Nestor, oui. Il est marrant. Et un monstre marrant... Euh, ça peut être bon pour les

affaires. Penses-tu qu'il serait d'accord pour remonter sur scène ?

— Demande-le-lui.

— Tu sembles bien t'entendre avec lui. C'est peut-être mieux si la proposition vient de toi.

— T'as peur de quoi ? qu'il te dise non ? qu'il te grignote un lobe d'oreille ? qu'il te broute les cheveux ?...

Le barman a pris son courage à une main seulement (car il devait utiliser l'autre pour tenir le téléphone) et a donné un coup de fil à l'humoriste amateur.

Celui-ci a refusé avec une extrême politesse. Aussi concluante fût-elle, il ne voulait pas réitérer l'expérience. Et puis, il était enseignant de littérature de formation et sculpteur de métier, pas humoriste. D'ailleurs, ce qui était arrivé l'autre soir était un miracle. Jamais en cent ans il ne serait capable de reproduire une telle performance.

Nestor avait besoin de se faire pousser dans le dos par quelqu'un en qui il avait confiance. Ça tombait bien, ma mère savait parler aux hommes. Aux monstres aussi, il faut croire. Mon père et moi lui avons prêté main-forte dans son opération de persuasion.

— En une semaine, tu trouves assez de matériel rigolo pour faire un spectacle de deux heures.

— C'est vrai, ce n'est pas comme si tu manquais de sujets.

— Le barman veut un numéro d'une quinzaine de minutes, pas plus.

— Tu n'es même pas obligé d'être comique. Le but de l'exercice est de te faire connaître.

— Et de te faire accepter.

— Et puis, tu connais les villageois. Ils sont bien trop peureux pour être au même endroit qu'un monstre.

— Il n'y aura presque personne. On parie ?



Le bar était aussi bondé que le soir où les Canadiens avaient remporté la fameuse coupe Stanley, je ne me souviens plus quelle année.

Nestor était nerveux quelque chose de rare. Ma mère lui a chuchoté un mot à l'oreille pour lui insuffler le courage de retourner sous les projecteurs.

— Je donnerais cher pour savoir ce que t'as bien pu lui dire, a avoué mon père tandis que son ami montait sur scène.

— Les monstres sont maudits dans ce coin de pays. C'est pour ça que tu vas faire un malheur, a-t-elle révélé sans détacher son regard de la vedette immense qui ajustait son micro avant de commencer.

— Que ça reste entre nous, hein, a murmuré ensuite Nestor sur le ton de la confidence, mais il paraît qu'un monstre vient d'emménager au village...

Il n'avait encore rien dit de drôle que déjà le public était pendu à ses lèvres. Inutile de préciser que son succès a été instantané.

Madame Ballon était dans l'assistance ce soir-là. Elle a craqué pour les beaux yeux de Nestor. Elle se plaisait à répéter à qui voulait l'entendre que l'humour était la qualité première qu'elle recherchait chez un homme. Avec ses cent cinquante kilos, Liliane Brind'Amour était réputée comme l'ennemie numéro un des balances. Ce qui n'a pas empêché Nestor, avec sa force herculéenne, de lever la jeune femme du sol et de la prendre dans ses bras comme une jeune mariée. Pour la première fois de sa vie, la grosse Lili s'est sentie légère comme une plume. On dit que l'amour donne des ailes. C'est exactement ce que Liliane a ressenti. Les deux mastodontes sont tombés éperdument amoureux l'un de l'autre. Bien sûr, certaines gens malintentionnés ricanaient dans leur dos. Avec leur corpulence, ils étaient des cibles faciles. Si on les trouvait risibles et grotesques, plusieurs cependant étaient jaloux en secret, car Nestor et Liliane s'aimaient d'un amour grandiose, un amour auquel seuls les mal-aimés de ce monde ont droit.

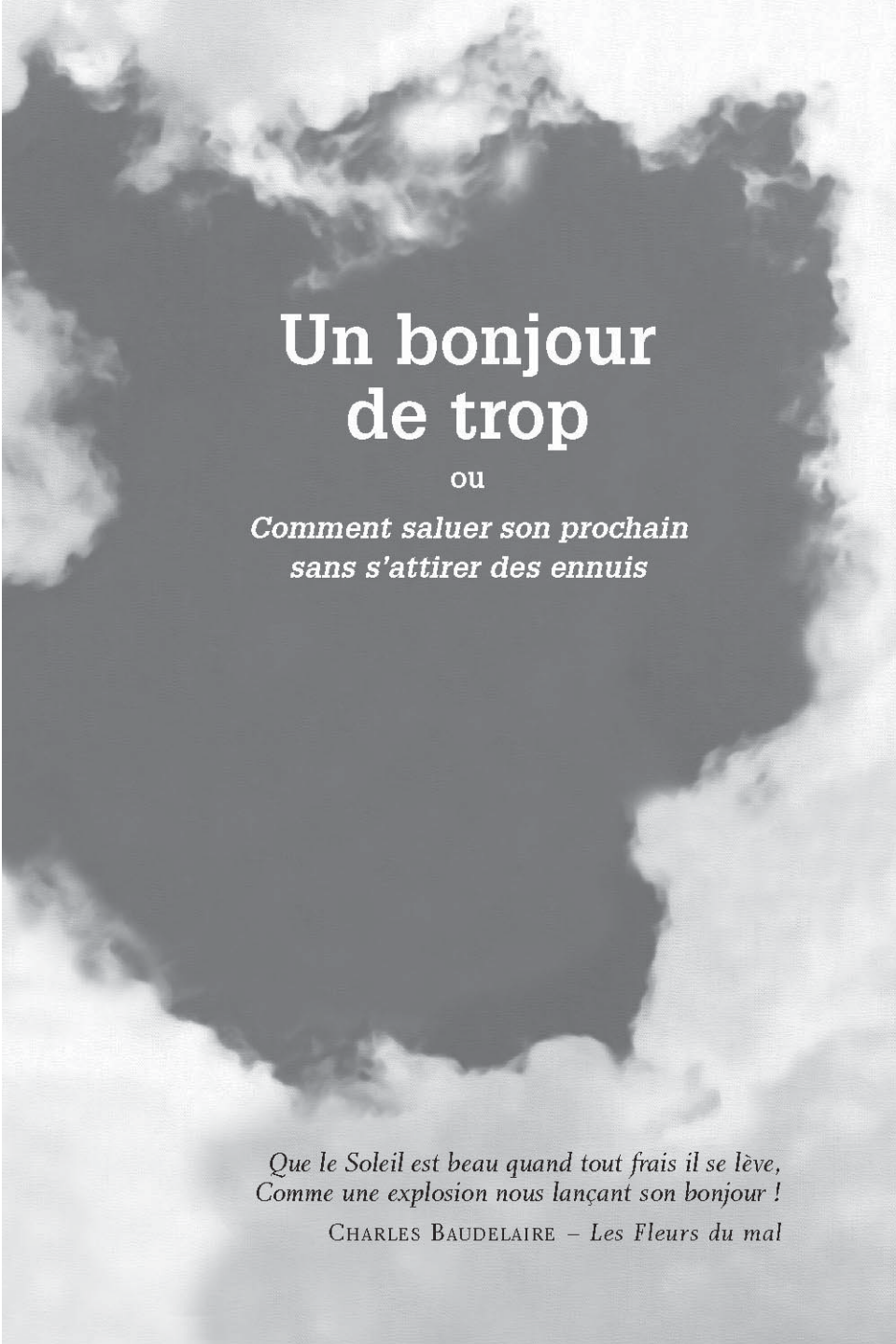
Six mois après son arrivée dans le quartier, notre ami déménageait pour une énième fois, non pas parce qu'il était chassé du village, mais parce qu'on le réclamait ailleurs. Lorsqu'un producteur de spectacles a entendu parler du phénomène Nestor, il a tout de suite offert au monstre l'occasion de se produire sur une scène de la grande ville. L'étonnant Nestor Archambault a piqué la curiosité des citadins. Il a fait fureur. Un monstre en chair et en os qui parle avec humour et dans un français impeccable de sa vie de laissé-pour-compte et de sa relation tumultueuse avec les hommes, ça valait de l'or !

Après des années d'exil et d'exclusion, Nestor Archambault est devenu du jour au lendemain le porte-parole officiel de la communauté des monstres. Son succès a redoré leur blason et largement contribué à leur intégration dans la société.

Aussi en vogue qu'il fût, notre ancien voisin a délaissé l'industrie de l'humour pour se dégoter un poste de professeur à l'université, où il a pu se livrer à sa passion des lettres, tout en se laissant aller de temps à autre à quelques improvisations comiques de son crû, au grand plaisir de ses étudiants.

Nestor ne manquait jamais une occasion de faire rigoler son prochain. Il le faisait pour lui, car le rire des hommes sonnait à ses oreilles comme la plus douce des mélodies.





# Un bonjour de trop

ou

*Comment saluer son prochain  
sans s'attirer des ennuis*

*Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,  
Comme une explosion nous lançant son bonjour !*

CHARLES BAUDELAIRE – *Les Fleurs du mal*



**J**e préfère te le dire tout de suite, l'anecdote que je m'apprête à te raconter est déprimante à bien des égards. Pourtant, le début de mon histoire est très prometteur, pour ne pas dire parfait. Ça commence avec une ville assoupie, un soleil et un sourire.

Le sourire en question, c'est le mien. Eh oui, le matin, j'avais tendance à être de bonne humeur. Je rayonnais. Ma femme m'appelait d'ailleurs son « p'tit soleil chéri ». Dieu merci ! je ne faisais pas partie de la légion des grognons matinaux. Parce que ça existe, des individus qui se réveillent de mauvais poil, maussades comme un nuage de tempête.

Pour ma part, mon corps, attiré par la lumière, se levait en même temps que le soleil. Et avant même de prendre le déjeuner, il n'y a rien que je préférerais tant que prendre l'air et un peu de la chaleur du soleil levant.

Ce matin-là, fidèle à mes habitudes matinales, je suis sorti accueillir la belle lumière qui venait de poindre à l'horizon. Jusque-là, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mon-

des. C'est quelques pas plus tard que ma matinée a commencé à se gâter.

J'ai croisé sur le trottoir un homme en complet à qui j'ai eu envie de lancer un bonjour convivial. Ce premier bonjour de la journée était un bonjour de trop : la suite des événements s'est bien chargée de me le faire comprendre.

Le type veston-cravate s'est arrêté afin de me dévisager avec un sérieux déconcertant, fronçant d'abord un sourcil, puis les deux. Alors qu'il me scrutait de près, j'ai pu admirer en gros plan l'effroyable pustule violacée qui lui déformait le nez.

— Votre visage me dit quelque chose, a-t-il avoué.

Ma face ne fait pas l'objet d'un secret d'État. Je la montre chaque fois que je sors de chez moi. Il n'était donc pas impossible qu'il l'ait vue à un moment ou à un autre.

— Par contre, je n'arrive pas à me rappeler où ni dans quelles circonstances je vous ai vu, a-t-il ajouté.

De toute évidence, ce monsieur désirait que j'éclaire sa lanterne.

— Vous devez me confondre avec un autre. Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrés.

Je veux dire, avec un furoncle aussi monstrueux, je me serais souvenu de lui !

Ma réponse a semblé plonger mon interlocuteur dans la confusion.

— Pourquoi m'avez-vous dit bonjour alors ? s'est-il offensé.

J'admets avoir été quelque peu décontenancé. Puis, dans un élan d'enthousiasme que j'espérais contagieux, je lui ai offert une réponse toute simple.

— Pourquoi pas !

En rétrospective, je peux affirmer que c'était naïf de ma part de croire que ce bureaucrate austère allait se laisser contaminer par ma bonne humeur. Le bonjour que je lui avais offert, il l'avait de travers. Il ne le digérait pas.

— N'avez-vous à ce point rien à faire pour vous promener et distribuer des saluts et des bonjours et des « comment ça va » aux gens que vous croisez ?

— Ce n'est pas exact...

— Écoutez, monsieur. Si vous avez du temps à perdre, c'est votre problème. Sachez cependant que ce n'est pas le cas de tout le monde. Je suis pressé et j'ai autre chose à faire que de vous sermonner parce que vous ne savez pas vous conduire en société.

— Je prends une marche de santé, c'est tout. Je ne voulais pas...

— N'insistez pas, c'est impoli et très déplaisant de votre part. Et puis d'abord, que savez-vous de la journée que je m'appête à passer,

hein ? Et si je vous disais que ma journée s'annonce pénible ? Laissez-moi vous dire que votre bonjour insignifiant est une insulte à la journée abominable que je vais passer !

— Dites-moi que vous plaisantez ! me suis-je écrié, encore sous le coup de l'étonnement. Vous n'allez tout de même pas vous offusquer parce que j'ai voulu me montrer courtois.

— Ce que vous appelez de la courtoisie, moi, j'appelle ça du harcèlement. Arrêtez d'embêter les gens par simple distraction et, la prochaine fois, gardez vos bonjours empoisonnés pour vous, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Quand je te parlais des grognons du petit matin, je ne faisais pas référence à ce fonctionnaire teigneux. Lui, c'était un fou furieux. D'ailleurs, la loi devrait obliger ce genre d'individu à porter un chandail sur lequel on pourrait lire : « Attention ! Monsieur méchant ! ».

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ! Si j'ai envie de dire bonjour à quelqu'un, pourquoi devrais-je me gêner ? Quel mal y a-t-il à saluer son prochain ? Ce n'est pas un crime à ce que je sache !

— Comme vous êtes borné ! Écoutez, si vous cherchez à rencontrer des gens et à vous faire des amis, je ne sais pas, moi, abonnez-vous à un club de gym, jouez au bingo, faites ce que vous voulez, mais cessez d'importuner

les individus qui se rendent à leur travail. Regardez le temps précieux que votre bonjour malvenu m'a fait perdre ! s'est-t-il écrié après avoir jeté un œil irrité à sa montre.

Sur ces paroles déplorables est passé un autobus, à la vue duquel le grincheux s'est tapé le front en poussant une série de jurons.

— C'est pas vrai ! Ce taré vient de me faire rater mon bus !

— Rien ne vous empêchait de...

— Je vais être en retard au boulot à cause de vous. Et dans l'état actuel des choses, j'ai tout intérêt à arriver à l'heure, sinon mes patrons n'hésiteront pas à me mettre à pied. Il y a d'importantes coupures budgétaires dans le personnel. J'ai la tête sur le billot.

— Je ne savais pas.

— Bien sûr que vous ne saviez pas. Vous ne savez rien ! Et dans votre ignorance crasse, vous avez fait tomber le couperet de la guilotine. Ah ça ! vous pouvez être fier ! Votre stupide bonjour m'a décapité !

L'expression était bien choisie. Cet homme était effectivement en train de perdre la boule.

— Vous exagérez ! C'est insensé ce que vous dites.

— J'exagère, moi ! Si je perds mon emploi, ma femme demandera le divorce et obtiendra la garde des enfants. Je vais me retrouver à la rue à cause de vous !

Pour te dire la vérité, je commençais à en avoir marre de cet enragé. Encore un peu et il allait ruiner ma bonne humeur.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous causer du tort. J'étais heureux, moi, avant de vous croiser.

— Et vous le seriez encore si vous m'aviez laissé continuer mon chemin sans intervenir.

— Je le répète, je suis désolé.

— Au lieu de vous excuser sans cesse comme un idiot, rendez-vous utile et payez-moi la course d'un taxi.

En plus de lui offrir mon pardon, je devais le dédommager en argent comptant. Ce gentilhomme abusait de mon amabilité de manière éhontée. Je lui ai signifié d'un signe de tête sans équivoque qu'il n'en était pas question.

— Quoi ! Après avoir bousillé ma vie, vous refusez de m'aider ?

Je me suis juré de ne plus adresser la parole à ce malotru.

— Les types comme vous, je les connais. Vous enviez les gens de ma condition, qui ont réussi dans la vie. Alors, dans votre morbide jalousie, vous fomentez des plans diaboliques pour détruire les ménages heureux de votre entourage.

Incapable de tenir ma promesse, j'ai monté le ton pour remettre ce psychopathe en complet-veston à l'ordre.

— Je me suis déjà excusé, je peux le faire une troisième fois si vous voulez, mais je ne vous laisserai pas tenir des propos diffamatoires sur mon compte.

— Ah non ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Me taper dessus ? Vous ne trouvez pas que vous en avez déjà assez fait ? Et vous croyez vraiment que je vais me laisser faire ?

Ses doigts se sont refermés et, dans un accès de rage, son poing est rentré à cent kilomètres/heure dans mon front. La force de l'impact m'a couché au sol. Mon poulx résonnait comme un concert de rock dans mon crâne. Ce type venait de m'offrir un mal de tête pour les trois prochains jours.

Alors que je tentais de reprendre mes esprits, j'ai vu le cogneur serrer sa main entre ses jambes, le visage déformé par la douleur.

— Espèce de brute, vous venez de me casser les jointures ! Ma main droite en plus ! Comment je vais pouvoir tenir un stylo maintenant ?

Jusque-là, je m'étais efforcé de me conduire en gentleman. Mais là, il avait dépassé les bornes et il méritait une bonne leçon. Pas de chance pour lui, une patrouille de police venait d'apparaître au coin de la rue. De nouveau sur mes pieds, je me suis précipité devant la voiture providentielle.

— Dégagez la voie publique ! m'a crié l'agent du côté passager.

J'ai obtempéré alors que le conducteur stationnait en parallèle au bord de la rue.

— Monsieur l'agent, a dit mon ennemi en me prenant de court, cet homme m'a littéralement broyé les os de la main.

Après quelques secondes de stupeur à la vue de l'abcès purulent sur le nez du plaignant, un des agents s'est chargé d'inspecter sa main blessée.

— C'est lui qui m'a frappé ! ai-je déclaré, révolté.

— Est-ce que ce monsieur dit la vérité ? a demandé l'autre agent à l'homme au pif extra-terrestre.

— Vous auriez fait la même chose, monsieur l'agent. Il m'a poussé à bout. Je m'en allais au boulot, comme un honnête citoyen, lorsque cet individu désespéré m'a délibérément fait manquer mon autobus, et cela dans le but évident de me faire perdre mon emploi. Si ça se trouve, cet insecte hideux et gluant est l'amant de ma femme.

Le policier s'est tourné vers moi pour entendre ma version des faits.

— Si je suis l'amant d'une femme, eh bien, c'est de dame Nature. Voilà pourquoi je suis d'humeur sociable et agréable lorsque je fais ma marche matinale. Ce que raconte cet homme est faux. Je ne me suis pas mis en travers de sa route. Je lui ai seulement dit bonjour. Il en a fait

tout un plat et c'est à cause de ça qu'il a raté son bus.

— Ce monsieur ici présent est-il une de vos connaissances ? a voulu savoir le policier.

— Oh non ! C'est la première fois – et la dernière, j'espère – que j'ai affaire à lui.

— Pourquoi lui avoir dit bonjour dans ce cas ? Vous auriez pu vous mêler de vos oignons.

— J'aurais pu. Mais j'ai préféré le saluer, sans autre intention que de lui communiquer ma bonne humeur.

— Mettez-vous dans ma peau, est intervenu le barbare à la main endolorie. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de sa bonne humeur ?

Le policier a continué dans une voie qui m'a laissé bouche bée.

— Cet homme a le droit de ne pas être de bonne humeur. Seriez-vous de bonne humeur, vous, si vous aviez ce volcan répugnant au milieu de la figure ? Soyez honnête.

— L'homme dont vous avez fracturé les jointures, a poursuivi son comparse, souffre d'une infirmité de l'apparence. Autrement dit, vous vous en êtes pris à un invalide.

J'hallucinai ! Les flics se rangeaient du côté du méchant.

Avec une attitude professionnelle et un calme parfait, un des policiers a demandé à

l'agresseur s'il souhaitait porter plainte contre moi. Il a répondu qu'il passait l'éponge cette fois-ci, à condition de ne pas arriver en retard au boulot. On m'a ensuite obligé à reconduire le gentil monsieur à son lieu de travail. Après ma conduite inappropriée, c'était la moindre des politesses, m'a-t-on dit. Pour m'éviter des démêlés fâcheux avec l'autorité, j'étais bien prêt à sacrifier quelques dollars.

— Et il est situé où votre bureau ? ai-je soupiré.

— À l'autre bout de la ville, a répondu avec un sourire narquois le fonctionnaire-à-qui-il-ne-faut-surtout-pas-dire-bonjour.

Mon portefeuille ne contenait qu'un billet de cinq dollars. Pas assez pour défrayer la course d'un taxi.

— Il te reste exactement... six minuscules minutes ! a précisé le casse-pieds après avoir regardé sa montre.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher ! m'a conseillé le plus gentil des deux flics.

— J'ai une belle paire de menottes dans mon véhicule qui ne demandent pas mieux que de vous servir de bracelets, a renchéri l'autre.

J'ai couru à toutes jambes jusque chez moi. Ma femme prenait le café sur le balcon, radieuse. En m'apercevant, elle m'a tout de suite souri et dit bonjour. À quoi j'ai répondu :

« Chérie, je t'en prie, ne tourne pas le fer dans la plaie ! »

Sans autre explication, j'ai bondi dans ma voiture et démarré au quart de tour en faisant crisser les pneus. C'était une course contre la montre que je ne pouvais pas me permettre de perdre.

Avant de me laisser repartir, un des agents m'a assuré qu'il m'aurait à l'œil. J'avais donc intérêt à respecter les limites de vitesse. Soudain d'humeur plus détendue, mon passager prenait tout son temps, comme s'il s'abandonnait à son sort, lequel reposait désormais sur mes épaules.

En conduisant, j'ai remarqué, à travers le rétroviseur, l'auto de police qui me filait. Tant qu'à se rendre au même endroit, les flics auraient pu se charger de reconduire eux-mêmes cette créature allergique aux bonjours. Avec des gyrophares et la permission de griller les feux rouges, ç'a aurait été facile pour eux d'arriver à temps !

Alors que je conduisais à la vitesse limite permise, mon passager s'évertuait à faire le décompte des secondes restantes. Si mon automobile avait été munie de sièges éjectables, je crois que j'aurais envoyé valser ce sombre individu par-dessus les nuages.

— Trop tard ! ai-je entendu sitôt arrivé à destination.

L'employé retardataire m'a regardé d'un air grave en hochant la tête. J'allais payer pour tous les soucis que je lui avais causés. Cet être ignoble allait me coller un procès aux fesses et me siphonner mon compte en banque jusqu'au dernier sou. Je le voyais dans ses yeux.

— Vous avez échoué et vous êtes dans la m.... jusqu'au cou, mon pote.

Les flics m'ont embarqué, malgré les énièmes excuses que j'ai présentées à ce diable d'homme qui m'appelait affectueusement « son pote ».



Au poste de police, je suis passé devant des flics en civil qui me reluquaient d'un drôle d'œil.

— Tu pourrais dire bonjour ! m'a lancé un de ceux-là. On sait parler, on n'est pas des bêtes sauvages.

Un autre s'est informé ensuite du délit que j'avais commis. *Trouble de l'ordre public avec intention de nuire à autrui*, voilà de quoi on m'accusait.

— Encore un qui se lève du mauvais pied et qui sème la pagaille !

En fin de compte, ma promenade s'est terminée dans une cellule.

— Mais c'est ridicule, pourquoi m'enfermez-vous ?

— On préfère te savoir sous les verrous plutôt que dans la rue. Comme ça, on est sûr que tu n'importunerai plus personne.

Par grandeur d'âme, on m'a donné la permission de passer un coup de fil. J'en ai profité pour téléphoner à ma femme. (Comme tu peux le constater, ce n'est pas la première fois qu'elle me sort du pétrin !) Quand je lui ai révélé le lieu où je me trouvais (poste de police) et de quel côté des barreaux on m'avait placé (derrière), je l'ai entendue soupirer.

— Dans quelle galère t'es-tu encore fourré ?

Je lui ai raconté dans les grandes lignes l'incident qui m'avait valu des menottes et une visite de la plus luxueuse cellule du poste de police. Me connaissant mieux que personne, elle m'a avoué que mon enthousiasme matinal pouvait taper sur les nerfs de certains individus. Cela dit, je ne devais plus m'inquiéter. Elle tâcherait de régler cet étrange contretemps.

— Bonjour ! Bonjour ! ai-je entendu claironner deux fois plutôt qu'une.

C'est à ce mot doublé que j'ai reconnu la voix chantante de ma bien-aimée.

— Enfin ! s'est exclamé le réceptionniste. Après ce mal élevé, il fait bon de voir un citoyen qui a encore le sens de la courtoisie !

L'officier responsable de l'affaire s'est précipité à la rencontre de ma Patricia. D'où j'étais,

j'avais la chance d'entendre en partie leur conversation. Ma femme, dont la beauté classique n'avait pas été altérée par les années, a joué de ses charmes pour tenter d'amadouer l'homme de loi.

— Tout est de ma faute, a-t-elle avoué d'emblée. Je n'aurais pas dû le laisser sortir sans surveillance.

— Et pourquoi donc ?

— Mon mari est disons... intellectuellement diminué. Un débile léger à qui il manque un peu de matière grise. Or, il lui arrive de se comporter de manière... saugrenue, si je puis utiliser ce terme.

— Et cette déficience mentale, ça se soigne ?

— Pas vraiment. Vous savez, le meilleur remède, ça reste l'amour. Et je m'arrange pour surveiller ses faits et gestes autant que possible. Mais vous devez comprendre, lieutenant, que c'est beaucoup d'ouvrage.

Ma femme tentait d'émouvoir l'ennemi. Elle avait du talent. Si elle ne m'avait pas taxé de débile, elle aurait gagné mon admiration.

— Vous devriez le tenir en laisse, votre mari.

— J'y songe, monsieur l'agent. J'y songe...

Après quelques autres minauderies de femme navrée, elle a supplié son interlocuteur de me faire libérer.

— Vous me semblez quelqu'un de bien, madame, qui mérite mieux que ce vulgaire distributeur de bonjours.

— Je suppose que vous avez raison, lieutenant.

— Sachez que je compatis à votre peine, mais hélas, je ne peux rien pour votre mari, aussi arriéré soit-il. On a déposé une plainte en bonne et due forme. Je ne peux pas la déchirer et la jeter à la poubelle juste pour vous faire plaisir. Consolez-vous, madame, et dites-vous bien que libérer votre mari ne va peut-être pas vous faciliter la vie.

— MAIS VOUS NE COMPRENEZ PAS QUE J'AIME CET HOMME !

— Dans ce cas, je casserais ma tirelire et je louerais les services d'un bon avocat. Votre mari en aura besoin.

— À quoi dois-je m'attendre dans le pire des scénarios ?

— Votre mari a commis son méfait sur un citoyen défiguré. Si son épouse le quitte, tel qu'il le suppose, cet homme, avec son nez difforme, n'aura aucune chance de refaire sa vie avec une autre femme. Il sera condamné au célibat jusqu'à son dernier jour. Si l'on y pense bien, il était déjà exceptionnel que cet être mutant se soit trouvé un emploi. Votre mari aura tout fait pour le lui faire perdre. J'ai bien peur que la compassion du juge penchera du côté du plaignant.

- Ce qui signifie ?
- La condamnation à mort.
- Mais c'est illégal dans ce pays !
- Le gouvernement parle de restituer la peine de mort. Il y a trop d'hurluberlus qui courent les rues. C'est devenu invivable !

Entre deux pleurs, ma femme a tenté de faire comprendre au flic que j'étais animé des meilleures intentions du monde en souhaitant une bonne journée à un passant. Le juge tranchera, l'a interrompue l'officier. C'est lui qui aura le dernier mot. Et jusqu'aux audiences du tribunal, l'affaire était classée. Sans se décourager, Patricia s'est expliquée de nouveau, pas longtemps, car on l'a avisée qu'elle frôlait l'insubordination.

- Je peux le voir ?
- Bien entendu.

Quand elle est apparue devant moi, les larmes ont jailli de mes yeux comme deux geysers. Et un grand baiser désespéré nous a unis entre les barreaux. Je lui répétais que je l'aimais, que je n'avais pas fait exprès. De son côté, elle me promettait de remuer ciel et terre pour m'éviter la peine capitale. Elle tenait trop à moi pour me laisser mourir. C'était très émouvant. Devant la tournure terrible que prenaient les choses, j'étais convaincu que c'était la dernière fois que je la voyais.

Puis, un simple coup de téléphone a tout arrangé. Patricia a jaser avec l'épouse du plaignant. Un distrait incurable, celui-là, qui, dans l'énervement de sa vie stressante et surchargée, avait oublié qu'il ne travaillait pas ce jour-là.



Une heure plus tard, j'étais à la maison et je savourais le meilleur café que je n'ai jamais bu, plus amoureux que jamais de ma merveilleuse épouse. J'étais si heureux d'être libre à nouveau que j'avais envie de sortir et de chanter ma joie à la face du monde entier.

Le lendemain, lors de ma promenade matinale, en voyant une dame venir dans ma direction, j'ai été confronté à un dilemme : la saluer ou ne pas la saluer. Possédé par le démon du doute, j'ai entendu :

— Bonjour, monsieur !

Devant ma stupeur et mon silence, la promeneuse s'est offusquée.

— Dis donc, ça ne va pas vous tuer de marmonner un petit bonjour.

Si tu savais comme j'étais heureux d'entendre ça ! Cette piétonne avait raison. Si je ne m'étais pas retenu, j'aurais fait demi-tour et je l'aurais serrée dans mes bras. Mais je ne voulais pas courir le risque de me retrouver devant

les tribunaux pour voie de fait ou, pire, tentative d'agression sexuelle. De nos jours, il faut savoir réfréner sa joie si on ne veut pas passer le reste de sa vie sous les verrous !



# Festivités enflammées

ou

*Comment réduire en fumée  
le foyer familial*

*Moé, chus fier parce que moé, j't'un vrai Québécois, un rare !*

YVON DESCHAMPS



**A**ussi étrange que ça puisse paraître, je n'ai jamais aimé les fêtes. Noël, par exemple, n'a plus rien à voir avec l'enfant Jésus. Ce n'est plus qu'un prétexte pour laisser libre cours à la fièvre du magasinage. Des quantités d'objets inutiles sont achetés, emballés, offerts, déballés, puis rangés à tout jamais dans un coin obscur de la maison. Ce n'est pas ce que j'appelle un cadeau !

Le jour de l'An n'est guère mieux. Des millions de personnes se font la bise en se souhaitant du bonheur et du succès, soit un chapelet de vœux qui ne riment plus à rien. C'est le moment des résolutions, de croire qu'on peut devenir ce que l'on n'est pas, penser que la nouvelle année sera meilleure que la précédente.

Pour les autres fêtes, c'est du pareil au même. La Saint-Valentin veut nous faire ingurgiter du chocolat de qualité, Pâques du chocolat en quantité. Ça fait rouler l'économie. Les pharmacies écoulent leurs stocks de gâteries

et les dentistes réparent ensuite les caries.

Comme tu peux le constater, je n'ai jamais vu les fêtes d'un bon œil. Sauf une. Mais celle-là, je l'adorais : la Saint-Jean-Baptiste.

Je sais une chose sur les Québécois, c'est qu'ils sont fiers de leur province, et pour cause. Le Québec, quel pays extraordinaire ! Voilà une excellente raison de se réunir et de célébrer.

Encore récemment, quand arrivait le 24 juin, la fierté me sortait par les pores de la peau. Je transpirais de bonheur. Et je devenais aussitôt nostalgique des fêtes de la Saint-Jean de mon adolescence. Dans le temps, c'était la fête de l'année à ne manquer sous aucun prétexte. La population des environs et d'ailleurs chantait et dansait et hurlait de joie la nuit durant, se repassant en boucle « Quand les hommes vivront d'amour » jusqu'à s'écrouler de fatigue et s'endormir sur le gazon.

D'ailleurs, une compétition était née entre les différentes municipalités de la région à savoir laquelle organiserait le plus grand rassemblement. Saint-Honoré-de-la-Boucane n'avait pas lésiné sur les moyens pour remporter cette course à la plus prestigieuse Saint-Jean.

Le premier juin de chaque année, monsieur le maire tirait au sort le nom d'un Boucanois ou d'une Boucanoise chez qui aurait lieu la célébration quelque trois semaines plus tard. La maison de l'heureux élu servirait alors de

combustible pour l'immense feu de joie. Cette tradition typique de notre village attirait un monde fou.



Je me souviens du party endiablé de mes quinze ans. Un triomphe sans précédent. Cette année-là, c'est le nom de papa qui était sorti du chapeau. En un sens, ça tombait à pic, mes parents venaient d'acheter une grande maison ancestrale à deux étages construite au creux d'une vallée verdoyante et magnifique. Le site idéal pour un rassemblement d'envergure. Mon père était ravi, cela va sans dire, mais surtout soulagé. S'il avait fallu qu'il soit pigé l'année d'avant, il aurait été mort de honte, car nous habitions un chalet modeste qui nécessitait bon nombre de rénovations. Il se félicitait donc d'avoir fait l'acquisition de cette imposante demeure (qui était ni plus ni moins la maison de rêve de ma mère).

L'année précédente, le feu n'avait pas été à la hauteur des attentes des villageois. Une caravane délabrée, presque à l'abandon au milieu d'un terrain vague, avait été désignée pour être la vedette de la soirée. Les flammes affamées avaient grugé la carcasse de la roulotte en moins de deux et le party s'était terminé avant l'aurore, ce qui n'était pas arrivé depuis

des lustres. Alors quand les gens ont su que notre nouvelle résidence serait celle qui brûlerait le soir de la Saint-Jean, ils sont devenus excités comme des enfants hyperactifs.

C'est en lisant le journal régional que mes parents ont appris la bonne nouvelle. Ma mère a poussé une exclamation de surprise en apercevant notre maison à la une. Elle a montré la photo en couleur à mon père qui n'en croyait pas ses yeux. Je pense que je ne l'avais jamais vu aussi fier. Il faut dire que c'était la première fois qu'on faisait mention de lui dans le journal.

— Ça ne m'étonne même pas ! a déclaré papa en riant de bon cœur. Je n'osais pas le dire, mais j'avais un sapré bon pressentiment.

Ma mère a réagi de façon plus modérée. Elle demeurait silencieuse. L'émotion, sans doute. Elle préférait laisser mon père déborder de joie.

— Cette fois-ci, on n'aura pas à se déplacer pour aller à la Saint-Jean, car c'est chez nous qu'elle aura lieu ! disait-il avec quelques restes d'incrédulité.

Un journaliste de la télé communautaire est même venu nous interviewer pour recueillir nos premières réactions.

— Cette année, votre famille sera la reine de la fête. Quel effet cela fait d'être choisis parmi toute la population de Saint-Honoré-de-la-Boucane ?

— C'est comme gagner au loto. Ça fait un velours, c'est sûr.

— C'est un honneur. On se sent choyés, ce serait malhonnête de le nier, a ajouté ma mère, plus réservée.

— En plus, c'est ma fête préférée ! me suis-je contenté de déclarer.

C'était rigolo de voir mes parents intimidés par l'œil électronique de la caméra qui captait la moindre de leurs expressions et chacune de leurs paroles. Leur désir de bien paraître les rendait nerveux.

— Vous venez de faire pas mal de jaloux. Pensiez-vous que cet honneur vous reviendrait un jour ?

— Disons qu'on n'a jamais osé en rêver, a avoué maman. De peur d'être déçus, sans doute.

— Le vent de la chance a soufflé dans notre direction. Les dieux sont de notre bord, a affirmé mon père en forçant un large sourire. Dans un tirage, il ne peut y avoir qu'un gagnant ! Il faut être bon joueur.

Le journaliste a admiré l'architecture du vieux bâtiment en estimant son potentiel combustible, puis il a conclu devant la caméra que cette maison nous réchaufferait l'âme durant une bonne partie de la nuit du 24 juin.

— C'est quand même un feu de joie qui va nous coûter assez cher, n'a pu se retenir d'ajou-

ter à la toute fin mon père, ce qui lui a valu aussitôt un coup de coude discret de la part de ma mère. Mais au diable les dépenses ! Quand il s'agit d'afficher notre appartenance au Québec et l'amour de notre patrie, on ne compte pas. Ce serait un péché de penser à ses sous lors d'un moment aussi important.

Le journaliste a posé sur mon père un regard incertain. Ce dernier commentaire ne lui avait sans doute pas paru pertinent. Puis, en déployant un grand sourire séducteur, il nous a nommés à tour de rôle et a déclaré, en guise de finale que, n'en déplaise aux autres, nous serions les héros de la prochaine Saint-Jean-Baptiste.



Les trois semaines qui ont précédé le grand jour furent mémorables, car les gens de tous les coins du village s'arrêtaient à notre porte pour nous transmettre leurs plus sincères félicitations et pour jeter un œil à la villa, histoire de se faire une idée de quoi aurait l'air le feu cette année.

Je dois l'avouer, notre famille est devenue assez populaire au cours de ce mois de juin. Tout le monde s'est porté volontaire pour nous donner un coup de main, que ce soit pour organiser les préparatifs ou encore déménager nos meubles et autres biens matériels. De gentils

Samaritains ont bien voulu nous allouer un peu d'espace dans leur remise ou leur sous-sol pour entreposer nos affaires le temps de dénicher un autre toit. Si mes parents semblaient enthousiastes et que la perspective de cette mégafête me réjouissait au plus haut point, je dois admettre toutefois que j'appréciais mon nouveau chez-moi et que je n'aurais pas détesté l'habiter encore quelque temps. J'ai vidé ma chambre avec un pincement au cœur, mais je me consolais en songeant à la noble cause qui nous obligeait à quitter les lieux.

Alors que mon père soulevait la table de cuisine – une antiquité sculptée par son arrière-arrière-grand-père à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle –, le voisin, qui était venu l'aider, a dit que c'était quand même dommage de ne pas la laisser là, cette table, tout en vieux bois, qu'elle ferait du bon miam-miam pour le feu. Oui, c'est vrai, a admis mon père, il n'avait pas vu la chose sous cet angle. D'un autre côté, il hésitait un peu puisque ma mère s'était prise d'affection pour ce joyau antique à quatre pattes. Après réflexion, il a décidé de la laisser sur place. Son épouse comprendrait.



Le jour J, mon père s'est réveillé en nous souhaitant à tous la plus épatante des fêtes.

— Aujourd’hui, on célèbre. On lâche notre fou ! Et on fait flamber cette magnifique construction. Ce sera vraiment chouette ! a-t-il déclaré avec une joie suspecte, lui qui n’avait rien d’un pyromane.

Peu après l’heure du déjeuner, les gens des quatre coins de la région sont venus visiter la maison, tel que le veut la tradition. Ma mère avait préparé un buffet fort appétissant qu’elle avait disposé au centre de la plus grande pièce et elle invitait les gens à se servir et à se régaler. Les meubles que nous avons décidé de ne pas sauvegarder avaient été poussés contre les murs pour maximiser l’espace. Lorsque les lieux ont été bondés de monde, les visiteurs ont réclamé à grands cris, en tapant des mains à l’unisson, un discours de la part des hôtes. Ma mère était trop émue, je crois, pour prendre la parole en public. Elle aurait sans doute éclaté en sanglots. C’est donc à mon paternel qu’est revenu l’honneur de faire une déclaration à ses invités.

— Je ne trouve pas les mots pour décrire la joie que j’éprouve en ce moment à l’idée d’offrir mon toit à cette soirée très spéciale, qui compte énormément pour ma famille et moi. Si vous saviez à quel point je suis fier d’être québécois ! Que cette fête – la plus importante et la plus significative de toutes – se déroule chez moi, cela me touche et m’émeut profon-

dément, a dit mon père en regardant les murs de la cuisine et du salon, les larmes aux yeux. Et maintenant, place à la musique !

Les *Chouclacs*, un groupe de musique traditionnelle originaire de la région qui faisait un tabac en ville, ont fait vibrer les murs de la maison avec leurs instruments. Je me souviens d'avoir dansé comme un dingue. Ma mère aussi était déchaînée. Elle a utilisé la canne de monsieur Gendron pour perforer les murs en poussant des hurlements et en riant de façon hystérique. On peut dire que la fête battait déjà son plein.

La nuit était splendide, parsemée de milliers d'étoiles qui scintillaient au rythme de notre bon vieux et réconfortant folklore québécois. Avec les flammes majestueuses qui surgissaient de chaque fenêtre pour lécher les parois extérieures, la maison n'avait jamais été aussi belle. Après un moment, la charpente s'est mise à craquer, à la grande joie de tous, et quand le toit s'est effondré, la foule en délire s'est mise à aboyer des cris de victoire. Cet instant solennel restera gravé dans ma mémoire. Ma famille vivait son plus grand moment de gloire.

Au cours de la soirée, notre résidence s'est transformée en une boule de feu, en un soleil qui éclairait les visages ivres de joie et qui réchauffait le cœur de tous les joyeux lurons présents. De notre demeure se dégageait un

nuage de vapeur qui se hissait en se dandinant vers les cieux étoilés. En regardant mon chez-moi partir en fumée, je me suis senti propulsé dans le firmament. Cette nuit-là, j'ai eu le sentiment que je pouvais toucher Dieu du bout des doigts.



Le lendemain de cette nuit parfaite, je me suis réveillé sous la pluie battante. J'étais étendu dans l'herbe détrempée. J'aimerais dire que j'avais couché à la belle étoile, mais je chantais encore, la voix éraillée, lorsque la lumière du jour a tenté en vain de percer le ciel grisâtre et nuageux. La fête avait grugé toutes nos réserves d'énergie. Exténués comme nous l'étions, notre seul désir était de poursuivre notre revigorant sommeil en plein air. Par contre, l'averse diluvienne rendait absurdes toutes nos tentatives.

Il était troublant de constater qu'il n'y avait plus de maison à l'endroit où nous couchions encore la veille. Il ne restait de la résidence familiale qu'un carré de cendres fumantes au travers desquelles rougeoyaient quelques braises. La pluie s'est chargée de tout éteindre, comme pour marquer la fin des réjouissances. Mon père contemplait les ruines avec nostalgie.

— Quelle fête, mes amis ! Jamais on n'en connaîtra plus de pareille !

— J'espère, a murmuré ma mère d'une voix mélancolique.

— Wow! Ces festivités m'ont fait le plus grand bien. Ça faisait un bail que je ne m'étais pas éclaté comme ça !

— Parlant de bail, il va falloir se trouver un endroit où habiter.

Mon père avait encore trop la tête à la fête pour se préoccuper de ce menu détail.

— Où sont les parapluies ? ai-je demandé, en garçon soucieux de n'attraper aucun mauvais rhume.

— Chez monsieur Félicien, je crois, mais on ne va pas le déranger pour si peu. Profitons plutôt de cette douche providentielle, puisqu'on n'a plus de salle de bains.

— Ni de chambre à coucher, ni de cuisine, ni de salon, a ajouté maman.

— Plus de maison, ai-je complété, songeur.

Nous ne savions pas où aller. À cette heure-ci, tout le village était endormi. À Saint-Honoré-de-la-Boucane, le 25 juin avait été déclaré férié. Commerces, restaurants, cafés étaient tous fermés. Cette fête ne faisait aucun exclu. Tout le monde avait le droit de festoyer sans avoir à se préoccuper de rentrer au boulot le lendemain.

Par respect pour ce jour de repos, ma mère jugeait préférable de ne déranger personne.

Nous avons donc passé la journée à grelotter sous l'auvent de l'aréna, à nous rappeler en boucle les temps forts de la célébration.

Je mentirais si je disais que les jours qui ont suivi la Saint-Jean ne se sont pas avérés difficiles. Quand il ne pleuvait pas ou ne faisait pas trop froid, nous dormions à la belle étoile, en famille, regroupés les uns contre les autres pour nous tenir au chaud. Sinon nous demandions la charité, sans insister. Les villageois étaient assez aimables pour mettre un matelas de camping sur le sol ou un divan à notre disposition. Et tous reparlaient de cette fameuse Saint-Jean comme d'un souvenir sensationnel et impérissable.

— Votre maison a fait le plus beau feu depuis l'incendie du manoir Beaulieu, nous a-t-on complimentés une fois.

— Merci ! Ça fait du bien de l'entendre, a répondu ma mère en étouffant un sanglot.

Ces festivités avaient fait de nous une famille itinérante. Nous avons connu des périodes de vaches maigres par le passé, mais jamais à ce point. Mes parents avaient toujours eu du mal à joindre les deux bouts et c'est un brin de fortune tombée du ciel – l'héritage de grand-maman – qui avait permis l'achat de la maison aujourd'hui incendiée. Toutes nos économies y étaient passées.

Afin d'obtenir assez de crédit pour récupérer notre ancienne demeure, papa s'est entretenu avec un employé de la banque, tandis que ma mère, à côté, lui faisait les yeux doux. En souvenir de cette flamboyante Saint-Jean, le bon bougre a bien voulu nous dépanner.

Après une semaine de vagabondage, nous avons réintégré notre ancien domicile. Ce toit fut une source de grand réconfort, même si ça faisait un peu bizarre de se retrouver à l'étroit comme avant. Mes parents avaient trimé dur pour vivre dans la maison de leurs rêves. Mais il ne venait à l'idée de personne de se plaindre. Entre ce chalet, petit mais sympathique, et les bancs de parc, à la merci de dame Nature, le choix était facile à faire.

Puis, la vie a repris son cours, et nous n'avons pas été plus malheureux pour autant. La maison ancestrale offerte en sacrifice n'avait été qu'un rêve passager, une sorte de mirage bienfaisant. Nous nous estimions privilégiés d'avoir pu vivre quelques semaines dans cette superbe villa.



Certaines personnes ont toute la chance du monde. De toute évidence, mes parents faisaient partie de ceux-là. Coup de bol inespéré, ma mère a été couronnée reine de la Saint-Jean

l'année suivante. En effet, de tous les habitants du village, c'est sur elle que le hasard a arrêté son choix. Notre modeste chez-nous allait y passer à nouveau. Les gens allaient forcément être déçus, car le feu ne serait jamais aussi spectaculaire que le précédent.

Mon père, dans son immense générosité, a tenté de persuader le comité organisateur qu'il valait peut-être mieux effectuer un autre tirage et offrir cette gloire d'un jour à quelqu'un d'autre, donner la chance à une autre habitation de briller au firmament. Après quelques pourparlers, la mairie a rejeté la requête en précisant que c'était fort aimable de sa part.

— Vous êtes gâté, a déclaré monsieur le maire à mon père. Je vous prie d'accepter ce double honneur.

Encore une fois, nous avons eu le bonheur de passer à la télévision.

— Vous êtes les héros du 24 juin pour une deuxième année consécutive. Une première dans les annales de Saint-Honoré-de-la-Boucanne. Dites-moi, comment vous sentez-vous ?

— Bénis des dieux, a dit mon père avec un sourire triste.

— C'est plus que nous ne l'avons jamais souhaité, a ajouté ma mère.

Après cette seconde célébration, nous étions de nouveau sur la paille, à la rue, mais plus fiers que jamais d'être québécois.

Si l'on y pense bien, c'est peut-être à cause de ces deux années-là que je trouve que la Saint-Jean-Baptiste est une fête qui déménage !





# Le Temps est un infatigable globe-trotter

ou

*Comment arrêter la Terre de tourner*

*Il n'y a que le temps qui ne perde pas son temps.*

JULES RENARD



**P**ar simple curiosité, as-tu calculé le temps que ça t'a pris pour lire la nouvelle précédente ? Si oui, cette histoire-ci t'interpellerà sans doute davantage que les autres. Et si non, eh bien, je te félicite, tu es sain d'esprit. En tout cas, tu ne souffres pas de l'agaçante manie de tout traduire en jours, en heures et en minutes, comme le faisait Mononcle André, le frère un brin fêlé de ma mère.

Cet homme était un spécimen rare. Déjà gamin, il chronométrait tout : le temps que ça lui prenait pour se brosser les dents, se rendre à l'école, s'habiller, dévorer une rangée complète de biscuits... Par exemple, il notait dans un cahier les faits et gestes de sa sœur (ou ma mère, si tu préfères) en indiquant la date et la durée. À travers le filtre de sa pensée mathématique, l'existence se réduisait à une succession de plages horaires. La vie, comme n'importe quelle denrée périssable, comportait une date de péremption.

En vieillissant, son obsession du temps ne s'est guère adoucie. Mononcle André n'avait

pas une montre, il en avait deux, une autour de chaque poignet. Il s'en serait fixé deux autres aux chevilles que ça ne m'aurait pas étonné. S'il n'était pas en train de vérifier l'heure, il tentait alors de la deviner. Quoi qu'il fasse, son cerveau continuait de suivre le cours du temps.

Par ailleurs, il avait élaboré un curieux stratagème qui consistait à décomposer ses journées en plusieurs blocs de quinze minutes. Chaque activité qu'il effectuait devait obligatoirement se terminer après le quart d'heure réglementaire. Cela lui faisait un total de 96 unités de temps par jour ( $24\text{ h} \times 4\text{ blocs/h}$ ) qu'il pouvait remplir à sa guise. Autrement dit, au lieu de vivre une journée de 24 heures, il en vivait une de 96 quarts d'heure. Cela me semblait assez ridicule à l'époque, et cela me semble encore risible aujourd'hui, mais en procédant de cette façon, il avait l'impression de gagner du temps et, au bout du compte, sa journée lui paraissait plus remplie.

En réalité, Mononcle André ne pouvait pas se consacrer à une tâche, quelle qu'elle soit, car sitôt commencée, il embrayait sur une autre activité. Son quotidien était soumis à un emploi du temps très strict, un peu comme un horaire-télé. J'avais d'ailleurs l'impression qu'il zap-pait sa vie.

À force de vivre quinze minutes à la fois, mon oncle s'est vite essoufflé. Il devait se dépê-

cher en tout temps s'il voulait respecter ses échéances. Avec ce régime extrême, ses occupations lui paraissaient de plus en plus futiles. Même réduites à un quart d'heure, elles lui coûtaient un temps trop précieux. « On ne peut pas vivre comme si nous étions éternels, ça n'a aucun sens ! » aimait-il répéter. Alors, il en a fait moins. Le temps, il le gardait tout entier pour lui seul. Il n'allait certes pas le dilapider en loisirs insipides et inutiles.



Un beau matin, il s'est pointé à la maison pour nous annoncer à la sauvette qu'il avait *enfin* trouvé la solution pour ralentir le temps : ne rien faire. Ce cinglé de Mononcle André aimait tellement le temps qu'il ne faisait plus rien de ses journées pour mieux le regarder passer. Et ce n'est pas une métaphore. Il s'asseyait sur une chaise, face à la grande horloge du salon, et fixait le mouvement de la petite et de la grande aiguille. Cette horloge avait volé la place de la télévision. Il la regardait des heures durant, clignant le moins possible des yeux, avec la même intensité que s'il s'était perdu dans les yeux d'un être aimé.

Le meilleur moyen de profiter de la vie, disait-il avec philosophie, c'est d'être conscient de chaque seconde qui file. Ainsi, en annihili-

lant toute distraction de son quotidien et en concentrant son attention sur son imposante collection de pendules, de montres et d'horloges, il était certain de trouver son bonheur.

Mes parents nourrissaient quelques doutes à cet égard. Car à force de regarder des aiguilles tracer le même sempiternel cercle, ça a commencé à ne plus tourner rond dans sa tête. Aucun diagnostic psychiatrique n'a été établi à son sujet, car personne – pas même sa tendre sœur – n'avait réussi à le traîner de force à l'hôpital.

Il était incorrigible. Les très rares occasions où il venait à la maison, il nous rebattait les oreilles avec sa gestion minutieuse du temps. Si, par malheur, ma mère s'aventurait à lui raconter une anecdote amusante, il se renfrognait, car on lui volait des minutes précieuses. Alors, il quittait la table séance tenante, avec une vague formule de politesse, et s'en retournait chez lui d'un pas pressé.

Je me souviens d'une fois où il est venu souper. Il avait consenti à nous consacrer trois blocs, soit un total de 45 minutes. Considérant la peine que s'était donnée ma mère pour mitonner un repas gourmet cinq services, c'était peu.

Dès son arrivée, il s'est assis à la table en déclarant qu'il n'avait pas une seconde à perdre. Nous avons donc mangé à la sauvette, l'es-

tomac crispé, avec la pression absurde de prendre une nouvelle bouchée avant même que la dernière ne soit avalée. À vrai dire, nous ne faisons pas du tout honneur aux efforts et aux talents culinaires de ma mère.

Le plus drôle, c'est qu'il gardait un œil vigilant sur l'une ou l'autre de ses deux montres, en annonçant par exemple : « Je m'en vais dans exactement vingt-deux minutes. » À force de l'entendre parler de son départ, nous commençons à avoir hâte qu'il parte pour de vrai, afin de pouvoir terminer le repas en toute tranquillité. Au moment des au revoir, ma mère a déployé tout un arsenal d'arguments en béton en vue d'obtenir quinze minutes de plus. C'était trop demander, semble-t-il. Elle aurait tant aimé que son frère puisse goûter au dessert qu'elle avait cuisiné en son honneur et qui lui avait pris pas moins de quatre heures à préparer.



Je ne te cache pas que mon oncle était un indécrottable solitaire. Les autres revêtaient bien peu d'intérêt à ses yeux. Entretenir une amitié requerrait trop d'énergie, il était plus raisonnable de s'en priver. Et des enfants, pas la peine d'y penser. Et même s'il en avait voulu, comment aurait-il fait ? Quelle femme serait assez cinglée pour épouser un homme-cadran ?

De toute façon, la question ne se posait pas. La solitude lui allait comme un gant. Et puis d'ailleurs, il n'était pas vraiment seul, il avait le Temps, son seul véritable compagnon.

Tu aurais dû voir son appartement. Un vrai nid à horloges ! À chaque endroit où se posait mon regard, il y avait une horloge ou un cadran ou un afficheur électronique. À moins de fermer les yeux, il était impossible de faire abstraction du temps. Et en plus d'indiquer l'heure en permanence, ses horloges bien-aimées le criaient à tous les quinze minutes. Si l'on s'oubliait dans un quelconque loisir, si par bonheur l'on tombait dans la lune, les horloges, tels de petits soldats infaillibles, nous rappelaient aussitôt à l'ordre. Toutes ces aiguilles qui avançaient à pas de tortue, ces centaines de tic et de tac qui se chevauchaient produisaient un vacarme presque épeurant.

Ma mère se faisait du mouron pour son aîné. Elle a essayé autant comme autant de le sortir de chez lui, de lui faire découvrir d'autres facettes de l'existence. Elle souhaitait que son frerot se forge une vie, qu'il rencontre des gens, qu'il pratique un sport ou un instrument de musique ou n'importe quoi, du moment qu'il prenne congé de ses satanées horloges.

— Mais ça prend du temps d'avoir une vie. Et moi, j'aime le temps. Et quand on aime quelque chose, on ne le gaspille pas !

Le plus bizarre, pour quelqu'un qui prétendait vivre intensément le moment présent, c'est qu'il vieillissait plus vite que les autres. Il a commencé à grisonner au début de la vingtaine. À la trentaine, toute sa chevelure s'était décolorée. À quarante ans, il en paraissait soixante. Son amitié fidèle avec le Temps avait fait de lui un vieillard prématuré. Pour te donner une idée, mon père aurait pu se faire passer pour son fils !

Il faisait peine à voir, vraiment. Si au moins il souriait ! Mais non, il était bien trop préoccupé par les dizaines de milliers de secondes qui se volatilisent chaque jour. Il sourirait lorsqu'il réussirait à stopper la course effrénée du temps, a-t-il répondu à mon père qui avait essayé de comprendre pourquoi il n'avait jamais l'air content.

Au début de la cinquantaine, son cas s'est aggravé. Il se cloîtrait dans son appartement pour tenir compagnie à ses horloges. Et piquait de méchantes crises d'angoisse à l'idée que la journée puisse se terminer, à l'idée de dormir et de gaspiller ces heures qu'il ne verrait pas passer et dont il ne garderait aucun souvenir.

Je ne l'ai compris que plus tard, mais je crois qu'il craignait le moment fatidique où sa vie arriverait à échéance. Il redoutait l'heure de sa mort. Toutefois, je ne peux pas affirmer avec certitude que Mononcle André était malheu-

reux. Comment savoir ? Sa relation très intime et privilégiée avec le temps semblait le combler. Qui sommes-nous pour juger la vie des autres ?



À présent, je vais te conter l'épisode de la divine révélation qui a frappé mon oncle misanthrope. Tu vas voir, ce qui est arrivé n'est pas banal.

Tu es trop jeune pour avoir connu cette journée historique, mais tes parents t'en ont peut-être fait part. Des années plus tard, les gens parlaient encore d'où ils étaient et de ce qu'ils faisaient l'après-midi du fameux 20 avril. Ce jour-là, la planète a été ébranlée par une catastrophe sans précédent, qui mystifie encore aujourd'hui l'ensemble de la communauté scientifique.

J'étais en train de grimper dans le seul arbre de notre propriété lorsque le phénomène s'est produit. Après avoir agrippé une branche solide, une force colossale m'a projeté par terre. Si l'impact ne m'a pas fait trop souffrir, en revanche j'étais incapable de me redresser. Un rouleau compresseur invisible m'aplatissait au sol. Respirer accaparait toutes mes forces, c'est dire !

Au bout d'un moment, j'ai réussi à tourner la tête du côté de la rue et la vision que j'ai eue m'a coupé encore un peu plus le souffle. Quel-

ques piétons se tenaient debout, immobiles. D'autres parvenaient à se déplacer au prix d'efforts surhumains. J'ai entendu la voisine crier à l'aide. C'était la panique. Et personne ne comprenait ce qui se passait. J'ai pensé : ça y est, le ciel nous tombe sur la tête.

Une fois le choc passé, j'ai recouvré mon calme et concentré mes forces à essayer de bouger mon corps. Je marchais comme si j'avais des boulets d'une tonne à chaque pied.

En entrant dans la maison, j'ai aperçu mon père, à la table de cuisine, qui jouait aux cartes. Je ne l'avais jamais vu grimacer autant en faisant une patience !

— Il se passe des trucs étranges ici. Je dirais même inquiétants, a-t-il souligné sans pour autant interrompre sa partie.

— Où est maman ?

— Elle se repose. Elle a été frappée d'une migraine pas possible.

Je me suis bravement dirigé vers la télé. Ces quelques mètres à franchir ont bien dû me prendre cinq minutes. J'ai allumé le téléviseur et syntonisé le canal des actualités. Même le présentateur des nouvelles se sentait écrasé par cette force inconnue. Il avait du mal à garder la tête relevée devant la caméra.

— Mesdames et messieurs, ce poids qui pèse lourdement sur nos épaules depuis quelques minutes serait dû à un dérèglement de la

rotation terrestre. Selon les derniers communiqués, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la Terre aurait cessé de tourner.

À l'écran se succédaient des scènes d'apocalypse, des images de gens provenant des quatre coins de la mappemonde qui s'affolaient au ralenti, d'hurluberlus qui rampaient dans les rues en annonçant la fin du monde.

Même en essayant très fort, je n'arrivais pas à me faire à l'idée que la Terre ne tournait plus. On ne pense pas que ces choses-là peuvent se produire. Alors que j'étais absorbé par des considérations d'ordre métaphysique, mon père m'a fait remarquer que les aiguilles de l'horloge de la cuisine s'étaient immobilisées. Les chiffres affichés sur ma montre digitale demeuraient les mêmes : 14 h 41.

Je ne crois pas me tromper si je dis que l'humanité entière s'est fait du mauvais sang ce jour-là. Pas longtemps, toutefois, car la Terre a recommencé à pivoter sur elle-même une quinzaine de minutes plus tard. Ma montre s'est aussitôt remise en marche. Et là, c'est le phénomène inverse qui s'est produit, mais de manière plus modérée. On s'est tous sentis plus légers. Après la pesanteur qui venait de nous écrabouiller au sol, on avait l'impression de flotter. C'était grisant.

Intrigué, j'ai grimpé sur la balance pour constater avec amusement que mes 50 kilos de

tous les jours en faisaient maintenant 30. J'ai même entendu dire que des athlètes du saut en hauteur avaient accompli des performances inouïes, des exploits qu'ils n'ont jamais réussi à reproduire par la suite.

Cette légèreté providentielle qui s'est abattue sur l'humanité a créé un raz-de-marée de bonne humeur qui a englouti le monde entier. Je te jure, tous les gens que j'ai croisés dans la rue affichaient un sourire qui les soulevait presque de terre.

Deux heures et demie plus tard, tout rentrait dans l'ordre.

Les jours qui ont suivi la catastrophe, une infinité de reportages télévisés ont tenté d'expliquer cet étrange contretemps. En arrêtant de tourner, la planète avait fait disparaître la force centrifuge, permettant alors à la force gravitationnelle d'écraser les êtres vivants. Voilà pourquoi chacun s'est senti trois ou quatre fois plus pesant que d'ordinaire. Bref, c'est ce que j'ai retenu de l'exposé d'un des nombreux physiciens invités à commenter les faits.

Si la Terre ne s'était pas remise à tourner, le pire aurait été à craindre. Notre constitution n'aurait pu supporter cette pression longtemps. Je n'aime pas dire ça, mais l'espèce humaine aurait été réduite à néant.

Après sa pause-café, la planète avait augmenté sa vitesse de rotation durant quelques

heures pour rattraper ses quinze minutes de retard. La même force centrifuge, accrue par cette soudaine accélération, a diminué l'impact de la force gravitationnelle, ce qui a provoqué une agréable sensation de légèreté.

Les plus illustres scientifiques de tous les continents se sont penchés sur ce phénomène temporel inédit, mais aucun d'entre eux n'a réussi à expliquer pourquoi la planète avait interrompu sa course. Personne, sauf Mononcle André.



Environ une heure après avoir retrouvé notre poids régulier, cet hurluberlu a fait irruption à la maison, essoufflé comme un asthmatique au terme d'un triathlon. Ma mère l'a fait asseoir sur une chaise et lui a apporté un rafraîchissement pour l'aider à se remettre de ses curieuses émotions.

Il n'était pas comme d'habitude. D'un naturel taciturne et renfrogné, il était maintenant resplendissant. Tout son visage souriait. Dans son œil brillait l'éclat d'une soudaine illumination.

En effet, il l'a tout de suite confirmé, il venait de faire une rencontre capitale dans sa vie.

— Je l'ai rencontré ! Je l'ai ENFIN rencontré ! s'excitait-il sur son siège.

— Qui as-tu rencontré ? s'est enquis ma mère, qui craignait sans doute que les événements des dernières heures ne l'aient rendu définitivement gâteux.

— Le Temps ! J'ai rencontré le Temps, en personne. Un chic type, vraiment.

Il y a eu un silence durant lequel ma mère, mon père et moi évaluions la possibilité qu'il dise vrai. Après tout, la Terre avait arrêté de tourner. Plus grand-chose ne pouvait désormais nous étonner.

— Et il ressemblait à quoi ? voulait savoir maman.

— Euh... à un peu n'importe qui.

— Et comment peux-tu être sûr qu'il s'agissait bien du Temps ?

— Je somnolais quand, tout à coup, j'ai été réveillé par un silence foudroyant. Mes horloges s'étaient tues. Imaginez, le Temps s'était arrêté. Mon plus grand rêve ! Et il s'était arrêté chez moi par-dessus le marché !

Mononcle André était surexcité comme un gamin qui aurait avalé trois kilos de chocolat belge.

— Et puis, à force de le regarder filer, vous pensez bien que je l'ai reconnu. D'ailleurs, il n'a pas cherché à se faire passer pour un autre.

Il nous fallait plus de détails, et vite. Notre curiosité avait été piquée si profondément que c'en était presque douloureux.

L'histoire que nous a racontée Mononcle André, cette fin d'après-midi-là, a fait redresser plus d'un sourcil. Nous l'avons écouté, attentifs comme jamais, rivés sur notre chaise.

Après avoir serré la main de Mononcle André, le Temps l'avait avisé qu'il n'avait que quelques minutes à lui consacrer. Il disposait de vingt-quatre heures pour faire le tour du monde, ce qui ne lui laissait guère l'occasion de se reposer. Et c'était à refaire le lendemain et le surlendemain, et ceci jusqu'à la fin des temps.

En entrant dans son logement, il avait sifflé d'admiration devant l'imposante et bruyante collection d'horloges. À ses yeux, une horloge était une représentation miniature du long voyage qu'il effectuait chaque jour. La décoration des lieux et la musique ambiante lui étaient dédiées. Cette attention le touchait. Mais le Temps était pressé, il ne pouvait pas se permettre de reluquer une par une chaque relique de sa profession. Il devait en venir au but véritable de sa visite.

Il avait commencé par soupirer. Quelle drôle d'existence que la sienne ! Ce n'était pas une vie que de parcourir le monde et de contempler ses merveilles, ses peuples fascinants, sans jamais s'arrêter nulle part ni parler à personne. Il était un marathonien condamné à courir pour l'éternité, sans jamais franchir la ligne d'arri-

vée. Quand il passait quelque part, il passait à toute vitesse. Et s'il s'attachait à quelqu'un, il devait attendre au lendemain pour revoir cette personne, et ce, pendant une fraction de seconde.

Tous les jours, il voyait des millions de gens s'amuser et rigoler. Comme il les enviait ! Et puis, il y avait ce mystérieux André qui suivait ses déplacements à la seconde près.

— J'avais presque l'impression que tu faisais le boulot à ma place. Pour être franc, tu représentes une véritable énigme à mes yeux.

Bien sûr, il n'avait pas le droit de s'arrêter comme il l'avait fait, mais pour Mononcle André, il avait fait une exception. Son désir de comprendre l'avait emporté sur tout le reste.

— Tu n'as rien trouvé de mieux que de contempler des horloges pour profiter de la vie ? Je veux dire, tu n'as pas le tournis à force de regarder toutes ces aiguilles tourner en rond ?

— Un peu, oui, avait admis mon oncle. Mais c'est la seule façon que j'ai trouvée pour avoir du contrôle sur ma vie.

— C'est émouvant, cet hommage que tu me rends, avait déclaré le Temps en désignant du doigt la panoplie d'instruments qui encombraient l'appartement. C'est gentil de ta part de t'intéresser à ce que je fais, mais ce n'est peut-être pas nécessaire. C'est mon job de faire

avancer les choses. Tu n'as pas besoin de me regarder besogner. Tu sais, il m'est impossible de jouir des joies terrestres. Ce n'est pas ton cas. Si tu veux me faire plaisir, profite-en !

Le Temps avait réussi là où ma famille et moi avions échoué. Si Mononcle André était sourd à nos conseils et à nos arguments, en revanche, il avait bu d'un trait les sages paroles de son visiteur.

— Laisse-moi te poser cette question : à quoi se résumera ta vie lorsqu'elle sera achevée ? Tu sais, à l'heure du trépas, on revoit sa vie entière défiler dans sa tête. Toi, mon ami, lors de ton dernier souffle, tu seras pris d'un immense vertige, car tout ce que tu verras, ce sont les aiguilles de mille horloges tourner à une vitesse étourdissante ! Penses-y, tu vivras tes derniers instants avec une migraine abominable. Je suis sûr que ce n'est pas ce que tu souhaites.

Sacré Mononcle ! Nous qui trouvions qu'il menait une vie banale et monotone, qu'il ne lui arriverait jamais rien, eh bien, il avait réussi à arrêter le Temps et à piquer un brin de jasette avec lui. Ainsi, durant quelques heures, il avait bouleversé la Terre entière.

Le frère de maman tournait le dos à l'horloge de la cuisine, sans se tracasser pour autant. Sa métamorphose était éblouissante. Tous les sourires qu'il n'avait pas faits au cours de sa vie se retrouvaient maintenant sur son visage.

Nous prenant à témoin, il a retiré ses montres – ce vieux filou en avait dissimulé dans des endroits insoupçonnables –, les a étalées ensuite sur la table et, enfin, a réclamé un marteau. Il allait y avoir de la casse ! Rien que sur sa personne, mon oncle en traînait onze. Si la police l'avait appréhendé, il aurait sans doute été accusé de trafic de montres volées. Devant nos yeux, il a fracassé ces petits objets cliquetants avec un bonheur contagieux. Sauf les deux montres à ses poignets, qu'il préférait conserver en souvenir du passé. Une manière de lui rappeler qu'il avait gaspillé de précieuses années de sa vie à trop vouloir en profiter.

Sur le cadran de ses deux fidèles bracelets, les aiguilles étaient demeurées figées, indiquant à jamais l'heure magique à laquelle le Temps lui avait rendu visite : 14 heures 41.

C'est ainsi que le voisinage a pu admirer le sourire trop longtemps caché de Mononcle André. Grâce à l'intervention alarmante du Temps, j'ai eu la chance de faire plus ample connaissance avec lui et de passer quelques moments paisibles en sa compagnie, chose que je n'aurais jamais cru possible de faire.

Quelques jours plus tard, mon oncle a confié ses chéries à aiguilles rotatives à un vieux collectionneur, si ému qu'il n'a su comment le remercier.

— Méfie-toi de ces horloges, l'a-t-il prévenu. Elles possèdent un pouvoir hypnotique surprenant, et si on se donne la peine de les regarder attentivement durant plusieurs années, elles sont même capables d'arrêter la Terre de tourner !

## TABLE DES NOUVELLES

1. *La première fois que je suis mort*  
ou *Comment survivre à son propre décès.....*11
2. *Les amoureux siamois*  
ou *Comment réussir à se séparer*  
*de sa fiancée .....39*
3. *Un drôle de voisin*  
ou *Comment vivre en communauté*  
*avec un monstre .....73*
4. *Un bonjour de trop*  
ou *Comment saluer son prochain*  
*sans s'attirer des ennuis .....111*
5. *Festivités enflammées*  
ou *Comment réduire en fumée*  
*le foyer familial .....131*
6. *Le Temps est un infatigable globe-trotter*  
ou *Comment arrêter la Terre*  
*de tourner .....149*

## Jocelyn Boisvert



Ce n'est pas la deuxième fois que je meurs. Pour être tout à fait honnête, je ne suis même pas encore mort une fois. Et – tant qu'à passer aux aveux – je ne suis pas centenaire non plus. En réalité, j'ai soixante-neuf ans de moins que ce que je prétends dans l'introduction. Ma vie, je n'en ai donc pas fait le tour et c'est tant mieux.

Voilà pourquoi j'ai entrepris de rédiger ma première fausse autobiographie. Je dis première parce qu'on n'a qu'une seule vie et que si on veut en vivre d'autres, eh bien, on doit les inventer !

Je n'écris pas pour consigner de précieux souvenirs ou par crainte d'oublier ce que j'ai vécu. J'écris surtout pour donner vie à tout ce que je ne vivrai jamais.



Aux Îles-de-la-Madeleine, la mer est partout. En me baladant sur la plage, j'ai eu envie de me marier. Alors que je contemplais l'horizon, le ciel a fait tomber sur ma tête six idées délicieusement absurdes, six idées qui m'ont fait sourire.

Ces idées, je les ai nourries en trois coups de cuiller à pot. Je les ai fait engraisser, comme du bétail, jusqu'à ce qu'elles prennent la forme de nouvelles humoristiques.

Pourquoi humoristiques ? Parce que la vie prête à rire et que le rire est gratuit. C'est si bon de se déridier, on aurait tort de s'en priver !

## Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, Finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, Finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, Finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain

45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard
46. *La vie en rouge*, roman de Vincent Ouattara
47. *Mort et déterrée*, roman de Jocelyn Boisvert
48. *Un été sur le Richelieu*, roman de Robert Soulières (réédition)
49. *Casse-tête chinois*, roman de Robert Soulières (réédition), Prix du Conseil des Arts du Canada 1985
50. *J'étais Isabeau*, roman d'Yvan DeMuy
51. *Des nouvelles tombées du ciel*, recueil de nouvelles de Jocelyn Boisvert







Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,  
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir  
d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer  
à Cap-Saint-Ignace  
sur les presses de Marquis Imprimeur  
en février 2009